

III. De quelques jeux et amusements

Après avoir abordé quelques termes qui évoquent le corps et l'esprit du joueur ainsi que la spécificité de certains vocables dont la compréhension est centrale dans Haut Pays quercynois pour qui s'intéresse aux jeux, nous voulons présenter quelques pratiques ludiques.

Nous avons essayé de les organiser en suivant la croissance du petit enfant vers l'adulte : cette progression suit la démarcation progressive de *l'amusement e del jòc* décrite plus haut. La dernière rubrique échappe à cet ordre et évoque les pratiques liées à la sociabilité intergénérationnelle et vicinale dans les sociétés traditionnelles.

Les jeux et amusements abordés sont des exemples quercynois mais ne sont pas exclusifs à cette région : on les retrouve, sous d'autres appellations et d'autres formes, ailleurs en Occitanie, en France ou en Europe. C'est pour cette raison que nous ferons quelques références littéraires hors Quercy pour évoquer des jeux qui concernaient notamment l'espace culturel occitan dans lequel le Quercy est totalement intégré.

Enfin, tous les jeux présentés ci-dessous ne feront pas l'objet d'une description homogène : certains, plus complexes que d'autres, seront plus décrits tels les jeux de quilles et de cartes. D'autres en revanche seront plus rapidement évoqués, soit que leur principe soit plus simple, soit que nous n'ayons que peu de renseignements à leur sujet. Nous concédons tout à fait qu'il n'est pas aisé d'évoquer par écrit des pratiques que l'on comprend mieux en situation ou à en vision vidéographique : nous renvoyons pour cela aux différents fonds documentaires d'Occitanie dont nous indiquons quelques ressources en fin de mémoire. La présentation ci-dessous n'est donc pas si précise que le serait un traité mais elle liste au moins des pratiques en donnant le maximum d'éléments dont nous disposons aujourd'hui pour une première mise en pratique simple de ces activités.

A. Jeux enfantins : éveil du corps et des sens sur le giron

Les jeux enfantins que nous décrivons ci-dessous sont des actes ludiques d'éveil du corps de l'enfant : il ne convient pas de dire que ce dernier est passif dans la mesure où une interaction

sensitive et émotionnelle se produit avec l'adulte qui le manipule. C'est en tout cas l'adulte qui produit les gestes de l'amusement. Ils se passent généralement l'enfant assis sur le giron de l'adulte. Le giron se dit la *fauda* en Quercy mais comme en français il est culturellement associé aux femmes qui prenaient plus en charge l'éducation des tout petits que les hommes (sans qu'ils en fussent exclus pour autant) ; on dit aussi bien *tener lo dròlle suls ginolhs*. On remarquera que certaines de ces comptines ne sont pas dénuées d'enseignement moral ou pragmatique et que l'éveil des sens va de pair avec l'éveil du bon sens.

a) *los tastigols*

Ce sont les chatouilles. On dit *far tastigol(s)* mais aussi *far cassiu* à Lauzès, *far dels minons* si bien que *minon, minon, minon !* Correspond au français : guili, guili, guili !

b) *un peu, una negra, un pat, patatrac !*

L'adulte assis tient l'enfant sur ses genoux, face à face. Avec la pointe de son index, il glisse comme une chatouille sur le visage de l'enfant en faisant trois stations : une au front où il dit *un peu* (un pou), une au bout du nez où il dit *una negra* (une puce), une au menton où il dit *un pat* (une tique). Puis il refait glisser l'index rapidement sur le visage de l'enfant, du point haut vers le bas et dit *patatrac!* (onomatopée qui mime la chute).

c) *la lebreta*

L'adulte assis tient l'enfant assis sur ses genoux. Il prend l'une des mains de l'enfant, paume ouverte vers le ciel, puis de son autre main fait galoper son index et son majeur pour imiter la course du lièvre. Cette course chatouilleuse part du poignet et tourne dans la paume de l'enfant, *la pauta*, en disant le conte suivant : *Per aquela pradeleta / es passada 'na lebreta*. Puis, prenant chaque doigt tour à tour, il leur attribue successivement un rôle dans le sort du lièvre : le pouce, *aqueu d'aquí l'a tuada* ; l'index, *aqueu d'aquí l'a escorgada* ; le majeur, *aqueu d'aquí l'a facha còire* ; l'annulaire, *aqueu d'aquí l'a manjada, tota manjada* ; l'auriculaire qu'on agite plus que les autres, *e aqueu d'aquí çò ditz « Cui, cui, cui, ne vòli 'n bocin ! »* ; puis l'on termine par chatouiller le creux de la main en disant *minon, minon, minon !*

Cette comptine connaît un nombre important de variations, dialectales (*pradelòta / lebròta* relevé à Soulomès) ou bien dans son déroulé, dont nous ne ferons pas ici l'état.

d) *maneta doceta*

L'adulte assis tient l'enfant sur ses genoux avec leurs mains dans la même disposition que *la lebreta*. La comptine, qui connaît aussi de nombreuses variations, s'effectue en caressant la paume de la main en disant : *maneta / doceta / qu'as panat / un gran de blat / dins la borsiqueta de mossur lo curè¹* et s'achève par *minon, minon, minon !*. Une variante très répandue existe dans tout le Pays Haut : *cinc sòs / qu los a / qu los deu / son pas seus / minon, minon, minon !*

e) *balalin, balalan*

Cette comptine appartient au registre des berceuses. L'adulte tient l'enfant comme s'il le berçait ou alors assis sur ses genoux et le berce de côté et d'autre en disant : *Balalin balalan / las campanas d'a Merlan / Son tombadas dins l'estanc / Qual z'a dich / La perdic / Vai li dire qu'a mentit / Las ai vistas de matin / Que rollavan apr'aquí / Per la plaça d'a-s-Artix* (Caniac)

Il y a de nombreuses variantes des berceuses. En voici une : *tatai nanai som som / vèni vèni vèni vèni / tatai nanai som som / vèni vèni vèni donc / la som som vòl pas venir / lo nene vòl pas dormir / tatai nanai som som / vèni vèni vèni vèni / tatai nanai som som / vèni vèni vèni donc* (Blars). Une variante évoque, comme souvent dans les comptines et chants populaires, l'univers lointain, ici représenté par la capitale française : *la som-som se n'es anada / a París sus una craba / tornarà deman matin / a la cima d'un crabit* (Lentillac du Causse). A noter que *la som* se dit au féminin dans les comptines alors qu'on dit *ai fach un som*, au masculin, qui n'est pas sans poser de problème sémantique car il laisse planer l'ambiguïté du rêve et du sommeil. Cette ambiguïté de genre se retrouve dans quelques mots du reste courants : *la freg / lo freg, lo sang / la sang*. Pour la question du rêve, c'est en tout cas le nom le plus courant, mais toujours moins courant que le syntagme verbal *ai somiat* qui lève le doute. Le gallicisme *raive* n'est pas bien implanté et ne se trouve guère que dans les écrits imitatifs de formulations françaises, pas plus que *songe*. Nous signalons la forme *somnie*, au masculin, chez Jules Cubaynes.

f) *arri arri*

L'adulte est assis et l'enfant de même sur ses genoux ; ce dernier lui tourne le dos. L'adulte, le tenant sous les aisselles, l'agite de haut en bas avec le mouvement des jambes qui imite le trot d'un cheval et entonne : *arri arri mon polin / nos n'anarem a París / d'a París a Briva / quèrre de l'oliva / d'a Briva a Gordon / quèrre dels tortons / pel Janton pichon* (Miers). Cette formule connaît

¹ Le Limargue (Albiac) une bonne partie du figeacois ont conservé *curat* qui étaient sûrement la forme originelle qui rimait dans cette comptine.

de nombreuses variantes dont une autre qui implique que l'adulte écarte les jambes à la fin de la comptine et fait chuter l'enfant entre ses jambes en le retenant toujours sous les aisselles : *arri arri cabaissòl / sètz plegat dins un lençòl / lo lençòl s'esquiça / Pierre se bordissa* (Saint Sauveur). On adapte le prénom en fonction de l'enfant ou on le remplace par *nene*. A noter que *arri, arri* se disait pour faire avancer les chevaux, les ânes, les mules mais qu'on ne le trouve plus que dans les contes : pour faire avancer un attelage, quel qu'il soit, le Pays Haut dit communément *a !*.

g) conte contilhon

L'adulte assis tient l'enfant assis sur ses genoux, face à lui. Avec l'index il tapote le nez de l'enfant puis fait mine de le lui arracher en le saisissant entre l'index et le majeur entre lesquels il glisse son pouce pour simuler le nez arraché (les autres doigts sont repliés en forme de poing). Il dit en même temps : *conte contilhon / tres pets dins un cojon / lo nas del nene per barrador* (Marcilhac).

h) asuga, asuga cotelàs

L'adulte se situe derrière l'enfant, assis sur ses genoux. En tenant la main de l'enfant, l'index tendu, il passe son index dessus à la manière d'un couteau qu'il aiguisé en disant : *asuga, asuga cotelàs* autant de fois qu'il l'aiguisé. Puis une fois aiguisé, surprenant l'enfant, il le lui passe par le cou en chatouillant et dit : *pel còl d'Enric passaràs*. La comptine peut se faire aussi simplement dans le cou, sans aiguiser sur le doigt (Laburgade). Si le sens du geste nous semble grave, et il l'est, il faut le resituer dans un contexte paysan où l'on voit tuer des bêtes grandes et petites depuis l'enfance. C'est un spectacle coutumier et la violence de l'événement est vite intégrée de même que le prix qu'on accorde à la bête qu'on essaie de respecter au mieux dans ses derniers instant, ; du fait aussi que rien ne doit être gâté dans une société qui connaît la carence. Notre informatrice ajoutait après la comptine : *Quò's grave 'quò !* et montrait bien que le jeu et le geste n'étaient pas dénués de signification.

i) lo nom dels dets

L'adulte tient l'enfant assis sur ses genoux. Il lui prend la main, la paume généralement vers le ciel, et donne un nom à chaque doigt, en allant de l'auriculaire vers le pouce : *pichinèl / segondèl / rèi del cèl / palpa rimòtas / crinca peu*. Nous en connaissons dans le Pays Haut quelques

variantes formelles (*pichonèl, rèi de totses, tasta rimòta*) mais non pas thématiques. En ce qui concerne la main, Alain Grimault nous a rapporté qu'en figeacois il avait relevé *la cleda de la man* pour dire le revers de la main. La comparaison est assez compréhensible : le pouce tendu représente bien le montant mobile de la barrière (*lo montant / lo guindal*) et les autres doigts tendus les traverses (*las* *tavèlas*).

j) tòrcer la mirgola

L'expression signifie faire la grimace : on la trouve notamment chez l'abbé Antonin Hérétié, natif d'Orniac². On peut adjoindre à ces pratiques enfantines le pied de nez : on dit *far un palm de nas* (Godolin mentionne l'expression équivalente *dona del nas*³) ; la mesure occitane de l'empan traduit plus concrètement le geste de la main ouverte qui prolonge le nez plutôt le pied, qui est bien entendu lui aussi une unité de mesure. Contrefaire se dit *degaunhar*.

B. Jeux d'écoles : un répertoire vernaculaire dans une culture institutionnelle

Les jeux d'écoles ne sont pas exclusifs au cadre scolaire. Leurs noms occitans nous rappellent qu'ils ont existé en dehors de ce cadre qui à partir des lois Ferry a fait la chasse systématique aux patois. Ce cadre général qui a poussé les enfants dans la peur du *senhal* et des punitions afférentes était néanmoins tempéré par le caractère de certains enseignants. Si le cas d'Antonin Perbosc est le plus poussé d'un instituteur transfuge à l'égard de l'institution scolaire, il y a eu des enseignants qui, sans encourager les pratiques vernaculaires des enfants dans la cour, ont limité la répression officielle et laissé dans la cour de récréation ce qui pouvait s'y épanouir tandis qu'ils réservaient à la classe l'enseignement du dogme républicain. Il y a donc toute une tradition orale enfantine dont l'école a acquis le monopole dès que l'instruction est devenue obligatoire : ce monopole a permis par suite à l'institution de créer ou d'imposer ses propres jeux, répertoires et vocabulaire et d'évincer les apports vernaculaires – en l'occurrence le fonds occitan – jugés impropres à l'école.

La survivance de ces jeux et comptines dans les mémoires de personnes qui nous les ont communiquée encore au début des années 2010 en dit long sur la structuration culturelle et linguistique de l'Etat français : elle révèle d'une part la vivacité des différentes traditions et cultures qui maillaient la société française d'avant-guerre ; mais on y voit d'autre part l'irruption de l'Etat

² *Fables et autres poésie de Cahors, Lo Gòrp e lo Rainal*

³ *op. cit., Prumièra Floreta, A TOTS*

dans la vie des familles et l'exigence qu'il a de chacun de ses membres depuis la petite enfance, s'étendant par suite à la famille et toute la sociabilité villageoise bientôt épuisée par l'exode rural. Il n'en est que plus saisissant de voir, moins d'un siècle plus tard, les enfants français s'acculturer devant les outils numériques à la faveur d'une culture dématérialisée de langue et d'obédience « californiennes »⁴, le tout avec l'accord voire l'encouragement tacite des autorités. Le même dépaysement se produit quand on considère la dichotomie intégrée des jeux de garçons et des jeux de filles par rapport à des valeurs paritaires qui changent aujourd'hui notre appréciation des choses : il ne nous étonne pas que les jeux d'affrontement, notamment physiques, connaissent un fort succès chez les garçons ; mais l'exclusion des filles des jeux de billes nous paraît tout à fait significatif et porte une forte symbolique qu'on retrouve dans les quilles à l'âge adulte. L'éducation à la spécificité des genres par la séparation des jeux préfigure la division du travail et des responsabilités de l'âge adulte. L'existence d'un vocable forézien relevé par Mistral, *garagnat / garagnassi* (inconnu en Quercy de ce que nous en savons) et désignant un enfant qui fréquente les enfants d'un autre sexe n'en est que plus révélatrice de cette séparation des genres.

Nous n'abordons ci-dessous que les jeux qui génèrent du vocabulaire en occitan ou bien une précision par rapport au français. En effet de nombreux jeux et amusements ont cours à l'école mais aussi en dehors tels le saut à la corde ou à l'élastique (le ruban élastique est breveté en 1845), le jeu de l'épervier...etc. Nous rappelons ici les lignes du chanoine Sol à ce sujet : « Qui ne connaît encore les jeux de toupies, des échasses, de saut de mouton, des pénitences, de la corde, des quilles, des dames, de la découverte, de la main chaude, de l'ours Martin, de la balle au camp, de la glissade sur glace, l'hiver, de la bagarre. (...) Pigeon Vole, Promenons-nous dans le bois, Il court, il court, il court... ». Certains de ces jeux ont une traduction ou un équivalent occitan telle *man cauda* (qui connaît des variantes plus locales comme *trompa companhon* dans la région de Limogne⁵) pour main chaude, *la candèla*, pour le jeu de la chandelle qui n'est autre qu'une variante du Facteur n'est pas passé, *sauta-moton* pour saute-mouton, *barras* (mentionnée chez Godolin) mais sans originalité linguistique particulière que nous sachions. Il y aurait long à dire sur les comptines : l'école de la IIIe république est un espace bilingue où cohabitent pour un temps deux patrimoines linguistiques originaux qui se mélangent d'autant moins que le discours officiel favorise la disparition de l'un, vernaculaire, au profit de l'autre, national.

4 Regis Debray, *Comment nous sommes devenus américains*

5 C.P. Bedel, *Al canton de Limonha*

a) *las forrialdas*

Se dit aussi *foriala*. Il existe plusieurs jeux que les enfants varient à leur gré. Pour l'un, on aligne un certain nombre de billes sur une ligne. Puis s'éloignant de cette ligne à une distance déterminée par les joueurs, chacun tire avec sa bille vers les billes alignées. Chacune des billes touchée et déplacée un minimum est remportée par le joueur. Un jouait aussi à un contre un, posté à équidistance d'une bille. Le but était de remporter la bille en tentant de la choquer, à tour de rôle. On nous a évoqué un jeu de bille qui consistait à les mettre dans un trou, mais sans plus de détails. A Promilhanes, le geste qui consiste à tirer une bille avec un doigt armé comme un ressort se dit *ticar 'na forriala* et Gaston Bazalgues signale à Couzou *lo pincon*, petit tas de terre qui sert de reposoir pour une bille (dérivé du verbe *pinçar*, jucher, appuyer contre). Les billes étaient essentiellement en terre cuite et nombreuses sont les femmes qui nous ont signalé que c'était un jeu de garçons : la remarque est intéressante du point de vue symbolique mais le cas n'était pas général. Les noix ou les pierres pouvaient les remplacer. Mistral note plusieurs choses à ce sujet : *la tico*, en Dauphiné, est la grosse bille ou grosse noix qui doit toucher les autres. Par ailleurs, il note *fourbialo* à côté de *fourrialo*, « bille, boulette de marbre », termes qu'il situe en Gascogne et au sud du Limousin avec une citation de Jasmin (auteur agenais) ainsi que la mention de l'expression *touca per fourbialo*, attrapper. Vayssier de son côté nous indique *la bocarèla*, petite bille, boulette de jeu.

b) *lo rescondut*

C'est le jeu de cache-cache. R. Sindou a relevé les noms de *rescondil* dans le Pays Bas et de *clunhetas* dans le Pays Haut (Lauzès). A propos de ce dernier terme, il ajoute le verbe *clunhar* qu'il traduit par « être dessous » (ce terme nous rappelle les rites autour de la fève de l'épiphanie⁶) et qui est le rôle de celui qui doit chercher les autres. Notons qu'à quelques kilomètres au nord de Lauzès, dès Soulomès en allant vers Labastide-Murat, on dit *clu(g)ar* (prononcé *klüa*) et que Bélaye dit *clucar* (Lacoste nous renseigne la comptine suivante pour désigner celui qui *cluca* : *Vinagre / Tota agre / Verjús / Cluca tu*). Chez Godolin, l'endroit d'où l'on compte au jeu de cache-cache s'appelle se dit *sal-mi-tèn*. Mentionnons par ailleurs *clucar* qui à Blars signifie cacher dans l'expression *lo solelh se cluca tras las nivols* et son doublet *clocar* qui signifie cligner les yeux de fatigue et qu'on associe à l'image de la poule mère, *la cloca*, qui s'endort sur sa portée, *la clocada* : *lo cluquet* chez Godolin est à la fois le jeu de cache-cache (comme pour Lacoste) et l'endormissement (« *Las legremas de l'Alba me convidan al cluquet* »⁷); signalons par ailleurs *lo temps es cloc*, le ciel est bas.

6 Consulter Ernest Lafon à ce sujet, Les mois rustiques et les voix du pays, 1940

7 op. cit., *Tresiema Floreta, Cartèl del Lugran*

Enfin, si *se desclocar* se dit du poussin qui quitte la mère, *se desclucar* se dit pour quitter sa cachette que Lescale nomme *lo rescondal* et qu' André David nomme à Cabrerets, *lo rescondedor*. Jean Lhermet mentionne pour la châtaigneraie cantalienne le jeu de la *pèyro-ponado*, qu'il donne comme un jeu de cache-cache à la pierre volée, dont nous n'avons pas trouvé de renseignements par ailleurs, mais dont nous conjecturons qu'il peut s'agir de trouver non pas qui que ce soit mais celle ou celui qui détient *la pèira panada*.

c) *lo carrat*

C'est le nom de la marelle, à Promilhanes. Le gallicisme « marelle » est généralisé ailleurs sans adaptation phonétique, ce qui pose la question de l'origine du jeu et de sa diffusion dans le cadre scolaire. A noter que « le carré » se dit en Tunisie et au Maroc, « la marelle » en Algérie. De plus, Mistral l'orthographie aussi *marrelo* et donne un verbe *marrela*, rayer, bigarrer, qu'il rapproche de *carrela*. Les étymologistes français font venir marelle de « mérel, méreau » qui était au Moyen-Age un « bon-pour », un laisser-passer ou un signe de reconnaissance souvent en forme de jeton, produit à des époques de pénurie des monnaies divisionnaire : on les distribua d'abord dans le milieu ecclésiastique donnant droit à une portion de pain puis ils devinrent une vraie monnaie de substitution qu'on jetait, par subversion, aux amuseurs publics qui jonglaient et faisaient entre autres danser des bêtes, d'où la monnaie de singe. Mistral signale parmi d'autres le nom de *rengueto* pour la marelle, qui correspond à un jeu de société en Quercy, *la rengueta*, aussi appelé « marelle » en domaine français. En ce qui concerne un déplacement typique dans le jeu de marelle, signalons qu'à cloche pied se dit *a(l) pè galet* au nord de la rivière Lot, *a(l) pè perlinquet* au sud.

d) *la rengueta*

En Quercy, *la rengueta* est un jeu apparenté aux jeux de société. Deux joueurs s'affrontent, munis chacun de trois jetons, pièces, boutons ou cailloux. Un carré est dessiné au sol. On relie chaque coin par une diagonale. Chaque côté est relié en son milieu par deux droites perpendiculaires si bien que les lignes dessinent une étoile dans le carré. Chacun des joueurs pose tour à tour son caillou sur une des intersections de la figure. Le but est de les aligner toutes les trois, qu'on dit *far rengueta*, le premier en empêchant simultanément son adversaire d'y parvenir. Il est interdit de sauter une intersection ou un pion et on ne se déplace que d'un bout de segment à l'autre. Quand l'un des deux joueurs y parvient, il dit *rengueta* !

e) *las escaças*

Les écoles ont quelquefois disposé d'échasses à une époque plutôt récente. Plus anciennement, ce jeu se fabriquait en dehors, dans les maisons de la manière suivante : *un cunh*, un coin en bois qui servait de cale-pied était cloué dans un *laton*, un liteau qu'on tenait avec les mains à la hauteur désirée. De plus nous signalons que *las escaças* se disent aussi, sûrement par image, des béquilles qui soutiennent aujourd'hui les avant-bras, autrefois les aisselles des blessés ne pouvant marcher correctement.

f) rondas : dansa redonda e contilhons al torn

La ronde est la forme récurrente des jeux collectif, et particulièrement des jeux de filles dont l'émulation est moins démonstrative que celle des garçons mais la concurrence non moins présente : elle n'en est toutefois pas exclusive. Nous différencions deux types de rondes : les rondes fixes et les rondes mobiles.

Les rondes fixes sont la matrice des comptines qui servent à déterminer des rôles, à savoir qui compte à cache-cache, qui va dans telle équipe...etc. On trouve diverses comptines, impliquant généralement des animaux : *un lop / passava / per un / codèrc / la coeta / levada / lo trauc / dubèrt / clissa / classa / quita ta plaça* (Lentillac du Causse) ou encore *una feda / banuda / banada / a fach / un anhèl / banut / banal / lèva la coeta / se n' vai pel prat* (cf Tante Basiline⁸), ou bien *una poleta / nicleta / niclau / a fach / un iòu / ni quèch / ni crun / tira la bagueta / vai te n' tu* (Lalbenque). On pourrait multiplier les variations de ces comptines dont certaines sont explicites avec les phrases de sortie (*cluca tu, quita ta plaça, vai te n' tu, se n' vai pel prat*), d'autres moins : *Pièrre, vèrre, correjon / Mena las trèjas a Gordon / Pren-ne una pren-ne doás / Pren-las totas se las vòls* (Cabrerets). Mais on peut aussi faire ou tirer *a la palha corta* (on trouve également *corta palha*) pour tirer au sort sans paroles.

La ronde que forme un groupe de personnes se dit *la ronda* alors que l'adjectif est *redond,-a*. A considérer que la *redonda* est une pièce d'attelage qui reliait le timon au joug, la différenciation se devait d'être faite. F. Lacoste et E. Sol parlent quant à eux et sans hésitation de *dansas redondas* pour ce qui est des rondes du Quercy. Mistral renvoie à *rodo* pour la ronde, qui a principalement le sens de roue dans le Pays Haut. Il semble que *ronda* soit un gallicisme de même que *se metre en rond, far un rond* qui sont des abstractions géométriques, et que si vous dites en situation *cal far 'na ròda*, les gens comprennent tout autant car l'image est sans équivoque. On dit aussi bien *se metre al*

8 cf Eugène Sol op. cit., T.I, *Usages anciens*

torn, *s'assetar al torn* de même que l'on dit *dansar la borreia al torn*, qui semble plus autochtone, sans qu'il y ait besoin d'avoir un centre effectif pour déterminer l'idée circulaire du *torn*.

Nous arrivons tout naturellement aux rondes mobiles, qui relèvent déjà de la danse. Le pas de ces rondes n'est pas déterminé et n'est qu'une question d'élan. Les chansons de ronde étaient souvent inventées à titre facétieux voire moqueur : *Victorina / pèira fina / pèia plata / cuol de cata* (Corn), répétées à tue-tête. Mais elle reprenaient aussi des rimes populaires entonnées sous forme de refrain : *madomaisèla / peta candèla / quand va a la font / peta totjorn* (Corn). La ronde est un lieu d'essai idéal pour l'inventivité des enfants qui se plaisent d'organiser ou de dévoyer les sons et les images.

Ces comptines prennent parfois le tour du mystère en mobilisant des mots dénués de sens. R. Sindou rapporte celle-ci à Lauzès : *Potèro – ren n e bero⁹ – lespingo lespingal – taburni taburnèl – rüt rabadan¹⁰* et se demande s'il s'agit d'une ancienne formule de guérison des bêtes à partir de données provenant du catalan (*patero* renvoyant à une maladie des bovins à Peralta et *rabadà* étant un jeune homme qui aide le berger. Une variante existe sur le Causse, incomplète (six éléments sur sept), dont certains rapprochent le sens des sept péchés capitaux car le premier mot est compris comme étant l'orgueil : *l'argul, l'argal, l'agulha, lo dedal, la barrica, l'espigal*. Enfin parmi ces comptines devenues obscures et que Godolin qualifie de *paraulas de bardí-bardà¹¹*, il nous faut mentionner celle que le chanoine Sol rapporte d'un enfant qui, entrechoquant deux pierres, une dans chaque main, récitait en fixant la pleine lune : *Luna, luna / Papa luna / Nòstre Sénher te saluda / Taliban Palipan / La fontèna Marmitèna / Taliban Palipan / La fontèna Marmitan¹²*. Lacoste en signale une autre, employée *al chuquet* : *Un clo ciró / Caren Caron / De pissiman / Cacà riflà / Tante fèlhe mèlhe / Tante clo*.

g) Ent anatz vielheta ?

C'est le jeu du loup tel qui nous a été attesté à Promilhanes. Après avoir tiré au sort, par une comptine, la courte paille ou autre, la jeune fille qui se mettra en tête du cortège fait *la vielheta* et toutes les jeunes filles se mettent en file, proche l'une de l'autre mais sans se toucher. Elle marchent au même pas et les jeunes filles de derrière crient à la première : : - *Ent anatz vielheta ? - A la messeta. - Me prendriatz pas ? - Oh non que petariatz ! - Petarai pas. - E ben venètz !* A ce moment là, *la vielheta* se retourne et doit toucher l'une de ses camarades qui s'en vont en faisant *Prrrt !*

9 Faut-il comprendre et transcrire : *res n'es vera ?*

10 Nous rapportons exceptionnellement cette comptine dans la graphie de Sindou tant l'écriture des mots est soumise à caution

11 op. cit., *Segonda Floreta, Prològue per les comanhons de Diomèda*

12 op. cit., T.I, *Usages anciens*

Prrrt ! Prrrt ! La jeune fille touchée devient à son tour *la vielheta* et le jeu recommence.

h) *còsta còsta*

Cet amusement relevé par l'abbé François Lacoste se passe de la manière suivante : deux jeunes filles se tiennent par les deux mains croisées et trottent d'un même pas chassé dans le même sens à la manière de la gigue. Elles chantent : *Còsta, còsta, revirem còsta, un parelh de sabatons, revirem-nos*. Elles se retournent alors recommencent à l'envi le même mouvement dans l'autre sens.

i) *la cata bòrlha*

C'est le jeu de colin maillard que Godolin nomme *la catitòrba*¹³. Un enfant se bande les yeux avec un mouchoir et doit à tâtons, reconnaître l'enfant qu'il a réussi à approcher. Si c'est le cas, c'est au tour de ce dernier de se bander les yeux et ainsi de suite. A tâtons se dit *a palpas* en Quercy, mais aussi *a tastas* : R. Sindou en fait une différence, le premier avec les mains, le second avec les pieds, que nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier.

j) *la palma*

C'est l'appellation de la balle. Elle donne le verbe *repalmar*, rebondir. On y joue seul ou à plusieurs, souvent contre un mur ou avec des accessoires (cf infra *tirar son espilla del jòc*). Elles étaient autrefois *de petaç emplenat de bren*¹⁴, en tissu bourré de son ; les balles en caoutchouc firent leur apparition et connurent un rapide succès au XXe siècle pour leur incomparable élasticité et aptitude à rebondir. Bien que française, nous signalons la comptine que nous avons collectée à Promilhanes qui dictait les geste du jeu de *la palma* rebondissant contre le mur, *que repalmava còstra la paret* : A la balle (à deux mains), jolie balle (à deux mains), sur un pied, sur l'autre, d'une main, de l'autre, petite tapette (on tape dans ses mains devant soi pendant l'aller-retour de la balle), grande tapette (on tape dans ses mains derrière soi pendant l'aller-retour de la balle), petit rouleau (moulinet des deux avant-bras), grand rouleau (moulinet entre les jambes)... puis on tournait sur soi dans un sens, puis de l'autre et ainsi de suite, à l'envi.

La composition des balles comme des poupées a donné des expressions au figuré tenant à la consistance : chez Jules Cubaynes *còr-de-pelha*¹⁵ se dit de quelqu'un qui manque de *clam* ; Paulin Marty demande qu'on lui présente de véritables savants, non pas ceux qui sont *de palha* (cf la

¹³ op. cit., *Prumièra Floreta, Present*

¹⁴ C'était le cas pour la grand-mère de notre informatrice de Promilhanes

¹⁵ *La Tèrra e l'ostal, la vòta a Santa Alari*

chanson de mai en Bouriane quercynoise « *donèssetz pas 'n cotèl de palha / Que sèm pas de la canalha / Mès donatz-lo puslèu d'acièr / Que ne farem pus bèl quartier* ») et ajoute que « *tròp parlar n'es qu'estopa* »¹⁶.

k) la petairòla

Littéralement la vessie, c'est l'ancêtre du ballon jusqu'à date relativement récente. En atteste la chanson composée par un instituteur de Labastide Murat, M. Paul Caussat, qui s'étonnait du goût de la jeunesse à courir derrière ce qu'il nomme plaisamment *una petairòla* en parlant du football conquérant dans les bourgs quercynois à partir de l'entre-de guerre et alors que la majorité des campagnes jouait aux quilles. Ce qui est attesté pour le Pays Haut, c'est que les vessies des porcs, particulièrement résistantes, étaient utilisées comme récipients pour la graisse de porc fondue quand on manquait d'ustensiles en terre. Au lieu de la jeter, on la lavait puis la gonflait. Une fois gonflée on l'attachait et elle était donnée en amusement aux enfants. Elle perdait souvent de l'air en séchant.

La petairòla

*Vau vos contar un afar qu'ai vist l'autre jorn
Eri partit d'a Baumat ambe Miquelon
Miquelon es un brave dròlle polit e propret
Atanben totsés 'ls dimenges quand aviam espertinat
Partiam d'a Baumat, d'a Baumat*

*Aqueste darrèr dimenge fasiá brave temps
Anguèrem a Labastida per passar un moment
E en arribant per Lestomba « Miquelon diá-me
Ont van aquel monde, ont van ?
I a tot un bèl tropèl, acha 'quò Miquèl, Miquèl ».*

*Darrèr aquel monde seguèrem coma dels neciàs
E tot en d'un còp arribem a l'abòrd d'un prat
E pertot l'i aviá plan monde « Miquèl diá-zo me,
Miquel que fan aquel monde qu'alutran del pand del prat
Coma dels neciàs, dels neciàs ? »*

16 op. cit., T.I, *Està siaud*

*Sus un cornet dels drollasses que n'an páur de res
Quitan cauças e debasses e mai lor gilet
E se bòtan en camisa o d'autres en camison
E tot aquel monde alutran, « Vira lo cap Miquelon,
Vira-lo, vira-lo ! »*

*Abilhats de blanc e de rotge e totes caps nuts
Sautan e cridan los drollasses coma dels perduts
« Qu'es aquel afar que vòla, Miquèl diá-zo-me
Qu'es aquela petairòla que mònta e rebondís,
Miquel mon amic, Miquel mon amic ? »*

*Tot en d'un còp l'un rebordèla e se còpa lo braç
Ne vei trenta-siès candèlas e se freta lo cap
Aquel autre en camisòla fièr coma 'n biòunàs
A mancat la petairòla e me fot un pet per l'èlh,
A paure Miquèl, Miquèl !*

*Tornèrem a Baummat, lo ser a la nèch,
Quand ajèrem bien sopat, anguèrem al lèch
Somieràrem de petairòlas del ser al matin
E la Mion en camisòla poguèt briá ne dormir
Miquèl mon amic, Miquel mon amic !*

(Communiqué par Basile Marcouly de Frayssinet le Gourdonnais)

1) *cotelon morron*

Ce jeu a été mentionné sur la commune de Cahors dans des enquêtes menées par un habitant, François Marty. En voici les règles rediffusées par le Centre Régional de Documentation Pédagogique de Toulouse : les enfants, assis en cercle, attendent les mains jointes de recevoir *lo cotelon* et chantent *Passa, passa, lo cotelon morron*. Le joueur chargé de remettre cet objet (caillou ou bout de bois) le tient caché entre ses mains jointes. Il passe de l'un à l'autre en faisant semblant de glisser l'objet entre les mains de chacun. La distribution finie, il s'adresse à un camarade à qui il

n'a pas donné l'objet et lui demande : - *As lo cotelon, Morron ?* - *Non, pauron.* - *E ben, lèva-te e cèrca-lo !* Le joueur questionné se lève et cède sa place pour en interroger un autre. Et ainsi jusqu'à ce que le détenteur du *cotelon* soit trouvé : - *As lo cotelon, Morron ?* - *Òc, Morron* - *E ben, lèva-te e fai-me un poton.* A Promilhanes on dit *Cotelon Morrelon* : les enfants installées en cercle se passent respectivement le caillou d'une à l'autre jusqu'à la fin de la chanson. L'enfant qui *clunha* s'assied au milieu du cercle, les yeux fermés. Quant à la formule, bien que le jeu n'ait rien à voir, elle nous rappelle étrangement *asuga, asuga cotelàs*.

m) la pèira de Capèla

Ce jeu, que le chanoine Sol situe dans le gourdonnais, est à rapprocher de *Cotelon Morron*. Nous citons ici intégralement son commentaire : « Une enfant s'éloigne du groupe. Une autre ou un autre enfant, tenant une pierre dans sa main, passe devant tous les autres du groupe, rangés ou en rond. Elle fait le geste de mettre la pierre dans le tablier relevé de chaque enfant. En faisant le geste, elle dit : « *Passi lo peyro de Copelo calè qual lo ?* (Je passe la pierre de Capelo, quel est celui qui l'a?). Quand elle a fait ainsi plusieurs tours, elle appelle l'enfant qui s'était éloignée ; celle-ci doit deviner quelle enfant du groupe a la pierre dans son tablier. Si elle devine, elle prend la place de la petite fille qui avait la pierre et cette petite fille va s'éloigner du groupe et devra découvrir à son tour la porteuse de la pierre de Capelo »¹⁷. C'est le même jeu que le *Cotelon Morrelon* de Promilhanes.

n) pempinhet

On dit aussi *ponh ponhet*. Cette variante est celle rapportée par le chanoine Sol¹⁸. Un enfant prend un caillou dans sa main, se détourne ou passe les mains dans son dos et fait reparaître ses deux poings fermés en demandant à l'autre enfant de deviner où se trouve la pierre. Il dit : *Pempinhet, dins quala man es ?* Si l'autre trouve, c'est à son tour de le faire.

o) tòtis e perlinquetas

Lo tòti est généralement la petite toupie à main et *la perlinqueta* la plus grosse, quelquefois lancée ou maintenue dans son mouvement avec une ficelle que Cubaynes nomme *la flisca*¹⁹ (à rapprocher de flisquet, la mèche du bout d'un fouet mentionné également par Godolin et Cubaynes); Godolin, de son côté pour parler de la finesse des cheveux d'une bien aimée écrit les vers suivants

¹⁷ op. cit., T.I, *Usages anciens*, ch.I

¹⁸ Ibid.

¹⁹ *La Tèrra e l'Ostal, los vims*, « *e la perlinca dins sa flisca estrafegada* »

« *E damb le plus prim de sa tufa / N'encordarián una baudufa* »²⁰. Chacun des deux termes a donné une expression de référence : on dit de quelqu'un ou quelque chose de très petit *es pichon coma 'n tòti* et de quelqu'un ou quelque chose qui tourne de manière effrénée *vira coma 'na perlinqueta*. Toutefois la *perlinqueta* est aussi associée au saut car « à cloche-pied » se dit au sud de la rivière Lot *al pè perlinquet*. A cette famille rattachons *lo perlinton*, qui d'après Sindou signifie à Lauzès la pirouette et *a perlinton*, à cloche-pied dans basse-vallée du Lot.

Nous avons relevé lo tòti pour d'autres jeux : *al caune*, à Quissac, c'est le nom de la quille sur laquelle on entrepose les pièces ; *lo tòti* peut désigner un jeton quelconque dans un jeu de société (Blars).

p) a cagolèt²¹

C'est Raymond Sindou qui nous renseigne à propos de ce jeu. Il l'a relevé dans la basse vallée du Lot. « Il se joue par équipes de trois. Un enfant se tient assis, la tête d'un autre posée sur son giron ; celui-ci est saisi par les bras d'un autre, agenouillé derrière lui. L'autre équipe doit occuper les sièges ainsi constitués, en prenant bien entendu le moins leste pour sauter le dernier ». Il en compare le nom au provençal *a cacalo*, « à califourchon sur les épaules (*a la cagaio* en Haute Provence) et au béarnais *cacolet* qui signifie le bât ». Nous n'avons pas trouvé mention de ce jeu dont nous nous représentons difficilement le rôle du « moins leste pour sauter le dernier ».

q) a voja barrièl²²

C'est encore R. Sindou qui nous communique ce jeu de jeunes filles. « Pour jouer à ce jeu, les jeunes filles se tiennent accroupies, ramenant leur jupe entre les jambes ; puis elle font la culbute, à celle dont la jupe descendra le plus bas ». Il le rapproche de l'*escampo-barrièu* dont Mistral donne la définition suivante : « Jeu dans lequel deux enfants assis à terre, pied contre pied, se tirent par les mains et puis se lâchent pour se faire choir ; jeu du monde renversé ou du pet-en-gueule ».

Ces deux derniers jeux nous amènent à considérer la question des renversements ou révolutions du corps. *Una caliborda* dans le Pays Haut (*quilha-borda* à Couzou, *capilorda* à Cahors et Escamps, *un capordet* dans la basse vallée) est une culbute. Sindou note qu'on dit aussi *una*

20 op. cit., *Prumièra Floreta, Querèla d'un pastor*

21 R. Sindou note *a cagolèt* in op. cit.

22 R. Sindou note *butso baryèl* in op. cit.

capviròla à Fages, commune de Saint-Martin de Vers et que le dialecte quercynois distingue mal la culbute de la cabriole : nous avons par ailleurs relevé *cambaviròla* à Promilhanes, « galipette », jugé plus courant que *caliborda*, terme auquel on donne le même sens. Quoi qu'il en soit, pour plonger la tête en bas, Blars dit *capvojar* et ne connaît pas le *capussar* de Cahors ; de plus *capvirar* est partout faire de mi-tour. *Una caliborda* c'est passer *cap pel cuol* et se rapproche de *capvojar* dans le sens de « tomber la tête la première ».

Se dresser en équilibre sur les mains et marcher le cas échéant se dit *far castèl drech* en Pays Haut et *far casse drech* dans le Pays Bas, que Lhermet note par la *pounjo-ogulhado*.

Pour ce qui est de se porter, on différencie mal *portar a pelharòt* pour porter sur les épaules et *portar a craba mòrta*, sur le dos : beaucoup donnent les deux expressions pour équivalentes « à porter sur le dos ». Godolin mentionne *le crabimè*, jeu qui consiste pour l'un des joueurs à rester sur le dos de l'autre jusqu'à ce que le porteur ait répondu à la question par le cavalier : « *e puèissas se mudèc, plus redde qu'un lebraud, / Quand vic al crabimè carregar las montanhas* »²³. Le Pays Bas connaît l'expression *en 'pachicòla* (venant d'*en (em)pachi-còl*) pour dire « en bandoulière ». Néanmoins pour certains il s'agit du transport sur une épaule ou, moins précisément, n'importe comment sur le dos.

r) *lo canòl / lo caune / lo calamon*

Le chanoine Sol entre autres mentionne la pratique du jeu du bouchon chez les enfants²⁴. Ce jeu d'adresse, qui porte de nombreux noms en Quercy sera détaillé dans les jeux d'adultes. Jean Lhermet mentionne un jeu manifestement classé dans les amusements d'enfants qu'il nomme *la kèyno* et « qui consiste, au moyen d'un bâton, à empêcher une boule d'entrer dans un trou ». La finalité est assez opposée au *caune* dont le but est de faire tomber la mise juchée sur une petite quille à l'aide de pierres plates, mais la parenté phonétique entre les deux jeux nous fait demander si le nom du bâton-quille n'est pas à chaque fois à l'origine du nom du jeu.

s) *la còrda*

C'est le jeu des jeunes filles. Deux tiennent la corde à chaque bout et la font tourner en s'accompagnant de comptines. Une troisième saute au passage de la corde ou s'abaisse quand elle lui arrive à hauteur puis change avec ses partenaires quand elle s'entrave ou qu'elle a terminé sa série. Le jeu de l'élastique était populaire, lui aussi accompagné de comptines qu'on ne nous a pas communiquées mais dont on nous a dit qu'elles étaient généralement en français.

²³ op. cit., Prumièra Floreta, Sonet, Jos aqueste grand fòc...

²⁴ op. cit., T.I, *Usages anciens*, ch.I

t) *derraigar lo pòrre*

C'est un jeu qu'on pratiquait dans la cour de récréation notamment (relevé ainsi à Blars) : il s'agissait pour un enfant de s'accrocher au mur ou à un objet quelconque et tous ses camarades participants de s'accrocher à lui puis l'un derrière l'autre. Le dernier de la file devait « arracher » son camarade de devant comme arrache un poireau et s'accrocher aux autres et ainsi de suite. Quelquefois, c'est deux camarades qui suivaient et la file se recomposait en fonction.

C. Jeux de pleine nature

La nature était présente à tous les niveaux de vie de nos aïeux : elle servait de ressource en matières premières pour la construction, le chauffage ; elle était le cadre du travail de la terre et de la garde des troupeaux ; elle produisait le cas échéant toute une végétation qui servait tant aux litières des bêtes qu'à la fabrication de simples dans un temps où l'automédication était de mise en l'absence de sécurité sociale. Il était donc bien naturel qu'elle fût présente au niveau des jeux. D'ailleurs, vu le très faible tissu urbain quercynois, chaque enfant qui quittait sa maison avait aussitôt à faire à la nature. Pour un « citadin », cet accès à la nature se calculait en quelques centaines mètres tout au plus.

Nous avons déjà dit que les jeux d'écoles n'étaient pas exclusifs à l'école, qu'au contraire ils les précédaient souvent et s'intégraient à l'espace-temps scolaire de la récréation. Nous ajoutons que la nature, si elle est différenciée physiquement de l'école, n'y est pas moins liée, notamment dans la question du jeu. En fait, nombreux sont les jeux qui se font sur le chemin de l'école. Cette réalité nous semble plutôt anachronique à une époque réglée par les questions de responsabilités et d'assurances dans un monde dangereux qui voit d'un mauvais œil les déplacements d'enfants non accompagnés. Et pourtant, les récits sont pléthores d'enfants qui faisaient trois, quatre, cinq parfois dix ou douze kilomètres par jour pour les plus éloignés, souvent à travers bois et quel que fût le temps. Si l'hiver ou le mauvais temps faisaient hâter le pas (encore qu'on eût aimé glisser sur *las lisòrias* comme l'écrit l'abbé Roussilhe dans le Ségala ou alors *pachicar pels barlacs*), le printemps était la saison par excellence des *defujas* et *escampadors* sur le chemin de l'école si bien que *las corchièras*, les raccourcis géographiques amenaient à parfois à des *prelonguis*, des délais.

Les amusements mentionnés ci-dessous ne requièrent pas de règles du jeu, seulement des règles de fabrication pour ce qui est des objets spécifiques. Nous ne mentionnons pas les différentes batailles auxquelles se livraient les enfants, bénignes quand ils se jetaient des *gafarrons* (des graterons) ou des *pastissons* (le capitule de la bardane) dans les cheveux et les habits ou simplement de *l'aiga* ou de *las bolas de nèu* ; elles étaient plus rudes quand ils s'agissait *d'aglanas*, noisettes ou de *pèiras*, de pierres. Nous ne mentionnons pas non plus le jeu de balançoire, *lo trantòl* / *lo jompet* que les enfants faisaient en s'accrochant à des arbrisseaux ou de jeunes arbres flexibles (Lissac et Mouret) : dans chaque cas, le nom se rapporte au mouvement plutôt qu'à un dispositif précis. Tous ne se passent pas non plus systématiquement sur les chemins de l'école. Il faut en tout cas retenir que cette société agro-pastorale passe la majeure partie de son temps dehors depuis son plus jeune âge et que la nature est pour elle un sujet d'inspiration autant qu'un étalon de comparaison.

a) *estufllòls e pifres*

C'est essentiellement aux mois d'avril et de mai, quand les arbres sont en sève, qu'on fabrique les différents sifflets et trompes d'écorce. On dit *los albres son en saba / en làit* (prononcer *en loy* ; le Quercy dit *lach* pour le lait) pour dire qu'ils sont en sève.

Le sifflet se dit en Quercy *l'estufllòl* / *l'estufllèl*. Pour les fabriquer, on privilégie *lo castanhièr*, *lo no(g)uièr*, *lo fraisse* (on a relevé la forme *frais* au masculin singulier à Blars) ou bien *lo lilà*. Regardons-en les grands principes.

Une fois prélevée une section droite (qui peut varier en centimètres) et de préférence sans nœud, on pratique *una òsca* (une encoche) qui sera la limite du bec et la fenêtre de sortie de l'air. Ensuite, on tapote l'écorce avec le manche du couteau (certains la lissent avec le plat de la lame) afin d'exprimer la sève et de décoller l'écorce du bois.

On dit alors tout le long de l'opération une formule dont voici une des nombreuses variantes : *saba saba pèl de craba* / *saba saba pèl d'auriòl* / *revira-te mon estufllòl* / *se vòls pas te dessabar* / *te fotrai dins un bartàs* / *e las sèrps te manjarán* / *los grapals t'acabarán*. Si l'opération a bien marché on ajoute : *rau, rau, rau* (ou bien *cric crac Bernat*) / *mon estufllòl a plan virat*. Si l'écorce s'est déchirée ou qu'elle demeure sur le bois, on dit *mon estufllòl a mal virat*, *mon estufllòl vai pel bartàs* !. Une fois l'écorce sortie, on taille le bois du bec à plat dans la continuité de l'encoche vers l'embouchure qu' on appelle *la pòta* / *la potarèla*.

On peut choisir de séparer le bois en deux, une fois dégainé de l'écorce, en coupe droite au

niveau de l'encoche. En repassant chaque morceau dans l'écorce, on obtient ainsi un bec fixe et un corps coulissant tel un piston qui permet de moduler les sons. Sans coupe, on reste sur un sifflet monotone, au sens propre.

Quelques témoins nous ont indiqué qu'ils fabriquaient des assortiments de sifflets monotones avec des *forcadèlas* à plusieurs départs de branches. On ménageait quelquefois un bec pointu aux sifflets, purement esthétique et n'ayant aucune incidence sur le son. On y comprend bien la volonté d'imiter des instruments tournés plus prestigieux. Ces sifflets sont aussi nommés *pifres* dont l'imaginaire est très productif ; on ne donnera à ce sujet que les deux exemples suivants qui concernent la forme du bois : *l'i te fa coma 'n pifre al cap d'un pal* (Gréalou) pour parler d'une chose ou d'une personne qui n'apporte aucune utilité à la situation dont il est question ; *talhar en pòta de pifre* se dit pour tailler en pointe, en version pleine ou alors faire l'encoche dans un arbre, en version creuse (Molière).

L'autre utilisation de l'écorce concerne les trompes et hautbois. La production du son ne se fait plus sur la division de l'air sur un biseau mais par la vibration des lèvres à la manière d'une trompette pour *la còrna* simple ou de deux membranes d'écorce, appelée *chabreta* à Montcléra, qui donne son nom à la nouvelle corne par métonymie (c'est aussi le nom d'une petite cornemuse connue dans la châtaigneraie bourianole du Quercy).

L'arbre privilégié de ces instruments saisonniers est *lo castanhièr* (le châtaigner) dont *la ruscla / rusca* (l'écorce) est à la fois souple et solide. Il s'agit de découper en spirale *amb la mèla del cotèl* l'écorce d'*una còdra* (pousse des premières années du châtaigner ; se dit aussi du saule à Cabrerets), sur la longueur choisie, pas moins d'un mètre en général. Ensuite, *amb lo talh del cotèl* (le tranchant du couteau), il s'agit de lever cette écorce délicatement de l'arbre. Une fois levée, l'enrouler en spirale de manière à faire un cône. On bloque le cône de chaque côté avec une fine pique fabriquée au préalable, qui traverse à chaque bout le diamètre de la corne. Cette pique n'a pas de nom générique et selon les personnes se dit *l'espilla, la clau, lo palsicon, l'òlze...* etc, (ce dernier terme fait référence à la clavette des essieux de charrette).

Pour la fabrication de l'anche dite *chabreta* ou *potarèla*, on prélève sur une branche du diamètre de l'embouchure de la corne un tuyau d'écorce à la manière des *estuf lòls*. On en conserve un morceau de cinq à dix centimètres selon les modèles, qu'on aplatit délicatement par le bout destiné à être embouché (on peut éventuellement le gratter légèrement avec le couteau pour l'affiner). Enfin, on insère le bout resté rond de l'anche dans le côté fin du cône et l'on peut commencer à souffler et faire vibrer les membranes d'écorce aplaties l'une contre l'autre. Souffler dans une corne se dit *cornar* (on souffle aussi dans les cornes évidées des bœufs, de même que nous avons connu un chasseur à Sauzet *que cornava dins lo canon del fusil doblat*). *Cornar* est aussi

passé au vocabulaire automobile et signifie « klaxonner ».

b) *cantaploras e caramèl(as)*

Ce sont les anches en général. Elles peuvent être doubles, obtenues par aplatissement. Sur le même principe que *la chabreta* (cf supra), on arrache un pissenlit, *lo capelan*, *lo quiçon / cuçon*, dont on aplatit un bout. En y soufflant, on peut entendre une vibration.

Elle peuvent être battantes simples et requièrent l'usage d'un couteau. On les fait sur les entre-noeuds pailles de seigle, *los clègs*, ou bien d'avoine sauvage, *la co(g)uola*. On lève une languette avec le couteau qui viendra battre contre le corps de la paille une fois placée dans la bouche qui souffle. Une vibration conséquente se fait entendre qui résonne dans la paille à laquelle on peut ménager des trous.

Le même principe peut être appliqué à la plume d'une plume, *la còsta d'una ploma / pluma*, qu'on enfle dans *una canòla de sàuc* (prononcé *šoy*) / *secatièr*, un tuyau de sureau (qui sert aussi bien pour les *seringas*, les sarbacanes) préalablement évidé de sa moelle et auquel on peut aussi pratiquer des trous.

Au bord des rivières, le roseau est une autre matière exploitable pour ce procédé (c'est le cas dans le Bas Languedoc notamment) mais nous n'avons pas de récit à ce sujet pour le Quercy. Le vocable *caramèla* renvoie aussi à l'anche double de *la cabreta* dans le Ségala et la proche châtaigneraie cantalienne ; . A partir de cette question du pot défoncé, chanter faux ou mal sonner pour un instrument se dit *cantar / sonar coma un pairòl traucat*. Le français dit chanter comme une casserole, sans plus. Est-ce à croire que l'occitan conçoit qu'un chaudron peut « bien » sonner s'il n'est pas troué ?

c) *apelar, caçar e degaunhar los ausèls*

L'imitation des oiseaux sans appeau était un talent récurrent dans les campagnes quercynaises comme ailleurs. L'abandon de la chasse aux oiseaux (hormis les bécasses et les palombes) et l'augmentation des bruits mécaniques dans les bois liée à l'activité humaine (chasse en 4x4, utilisation des tronçonneuses pour le bois) ont modifié le rapport de l'homme au chant des oiseaux et cette pratique s'étiolo dans le Pays Haut.

C'est une pratique qu'on apprend souvent jeune, quand on expérimente les différentes

méthodes pour siffler. Le Pays Haut distingue deux manières de siffler par leur intensité : *estuflar* se dit du sifflement commun ; *riplar* (*riflar* dans le Pays Bas et en Bouriane) se dit du sifflement aigu qui fuse, fait entre les dents ou avec les doigts. Nous n'avons relevé qu'une occurrence du verbe *fiular* qui nous questionne car l'informateur a été régulièrement en contact avec le parler ariégeois de sa belle-famille où le verbe est attesté.

Lo codasquet est l'appeau : nous avons relevé le terme dans la vallée du Vert, à la frontière du Pays Haut et du Pays Bas. Pour ce que nous en savons, il désigne le son émis par la bouche et le dispositif des mains en résonance pour attirer les cailles et les perdreaux notamment. En Bas-Quercy *lo codesquet* peut désigner un appeau instrumental. Le Quercy connaît le verbe *codascar / codasquejar* qui signifie appeler la caille ou le perdreau et quelquefois ce dit de la poule qui *cascalheja*. C'est un bel exemple de glissement sémantique bruit > procédé > outil. Mistral indique pour sa part qu'une *coudasco* est un nom familier de la poule. La notion d'appeau s'exprime aussi dans le vocable *sembel* qui dans le Pays Haut est un patronyme. En revanche, dans la région de Castelsarrasin en Bas Quercy, on se servait d'appeaux vivants qu'on appelait *sembèls / semmèls*²⁵.

Il semble que les mirlitons, *los bronzidors* (prononcer *bruntsidu*) aient plus servi au jeu qu'à la chasse. Divers procédés mobilisent *la lèuna / lèdra* (le lierre), des brins d'herbe tendus entre les doigts ou bien inséré dans un bout de bois, préalablement partagé dans sa longueur et creusé dans son milieu pour laisser passer l'air et vibrer l'herbe. Le même procédé, avec un bout de chambre à air, imite parfaitement *la boiròca / bodrasca / còca-femna / tartana* (la buse).

On utilise aussi *lo palhasson de l'aglan*, le cupule du gland ou *la clòsca dels escargòls pichons que se tròban sovent per la boissa*, des coquilles de petits escargots. A chaque fois le procédé est le même : on place le cupule ou la coquille entre les deux premières phalanges de l'index et du majeur, la partie creuse vers la bouche, puis l'on tâche de trouver le bon angle et la bonne pression d'air pour émettre un son très aigu, parfois strident, *una riplada* ou *una gisclada*.

Les sifflets à eau son de fabrication artisanale et s'achètent dans les foires : on a le vocable *cocut* pour les nommer.²⁶

L'imitation des oiseaux n'est pas qu'une question de son mais aussi de langue. Les mimologismes les plus nombreux concernent les oiseaux, domestiques et sauvages. En voici quelques exemples : *la pola quand pond per Pasca canta* « *Ieu qu'ai tant pondut tota l'annada, n'ai pas un quite parelh de solièrs per Pascas, per Pascas, per Pascas !* » (Laburgade) - *Un gal canta* « *Que sem paures augan !* » e l'autre « *Sem b'aital cada an !* » Miers) - *L'auriòl canta* « *lio lio lio, delarga los biòus* » (Cajarc) o *alèra* « *s'èri tu la virariá, la virariá* » (Catus). Quant aux enfants, en leur prenant la main à la manière de *maneta doceta*, on leur chante en imitant le coucou : *Cocut / Borrut / La cata a pondut / Un gran de blat / Que n'a fach ? / L'a vendut / Quant n'a fach ? / Cent*

25 C.P. Bedel, *Al canton de Castelsarrasin*

26 D'après Xavier Vidal

escuts / Pel cocut / Tot borrut et l'on finit par *minon, minon, minon !* en chatouillant la main de l'enfant (Saint Cirq Lapopie).

Enfin la question des oiseaux nous amène à aborder leur chasse par les enfants. Jeu de vie et de mort pour l'oiseau, apprentissage d'une activité qui le cas échéant deviendra un complément vivrier pour la famille, la chasse traditionnelle aux oiseaux (de même qu'aux écureuils, lièvres et lapins) – elle est apparentée au braconnage – commence tôt. D'ailleurs, elle correspond souvent au jeune âge, c'est-à-dire tant qu'on a pas de fusil²⁷ ni de chien. Nous avons collecté des récits de personnes qui, enfants sur le chemin de l'école, *afolavan los nius*, détruisaient les nids, volaient les œufs ou tuaient les oisillons qu'ils faisaient griller par la suite puis les mangeaient. Les mêmes tuaient les écureuils ou les merles à la fronde (cf infra *frondas e caireletas*) ou au jet de pierre, les rapportant à leur mère qui les leur faisaient cuire, pelés, à la broche.

Pour ce qui est du braconnage, il commençait très tôt et avait quelque chose de fascinant. Deux systèmes étaient en vogue dans le Pays Haut : *lo sedon* ou *liçon*²⁸, le collet, qui est un nœud coulant et *las tendas*. Nous renvoyons, pour un croquis de ce dernier système, à la thèse de M. Gaston Bazalgues : il s'agit d'*una teula*, une pierre plate, tenue en équilibre par un système de branchettes appelées *tendilhs* et *aste* et sous laquelle on mettait souvent des graines de genièvre ; quand l'oiseau passait, il défaisait l'appareillage des branchettes et la lourde pierre lui tombait dessus. Le Pays Bas quant à lui connaissait aussi *la matòla* qui correspond à la *clissa*²⁹ du Pays Haut : système comparable à la *tenda*, il s'agissait d'un cadre en bois grillagé tenu en équilibre par un bâton relié à une corde. Quand l'oiseau arrivait à manger l'appât, l'apprenti chasseur *a l'espera*, à l'affût, tirait sur la corde et le cadre s'abattait sur lui : on le faisait surtout l'hiver pour attraper *los passerats*. *L'espera* a donné en dehors du Haut Quercy le mot *esperenc*, un nœud coulant pour attraper les oiseaux tendu sur un bâton en forme d'arc (l'enfant Cubaynes fabriquait aussi des *arquetas*, de petits arcs à flèches³⁰), dont Godolin se sert dans le déploiement de ses réseaux d'images amoureuses : « *Ai ! Ai ! Père ten-me la capa, / Qu'ieu tenga l'arma que m'escapa, / E que, coma l'ausèl al vesc, / Se pren sur aquel burre fresc / Que per nos far mila envegetas / Se despartís en doas boletas. / Aquò's un nisal de beutats, / Un esperenc de libertats, / Aquò's le gaug d'una arma trista / E le bonbon de nòstra vida ;* ».³¹

d) l'espertin

27 A propos de fusil, nous avons relevé un nombre conséquent de synonymes chez un même informateur de Sauzet, M. Barrau : *l'aspa, l'espingòla, lo gimblon*, et le dernier plus facétieux, *lo pal traucat*.

28 Cf C.P. Bedel, *Al canton de Limonha*

29 Ibid.

30 op. cit., *La Vòta a Santa Alari*

31 op. cit., *Prumiera Floreta, Mascarada d'un Òrb*

Le mot « dînette » est un gallicisme dans le Pays Haut, sans adaptation phonétique. Les enfants disaient comme les adultes : *fasem l'espertin*. Mistral évoque les expressions *faire la gousteto, fa la cousineto* comme équivalents. Pour ce qui est du matériel, les dînettes en verre, laiton, fer-blanc, étain ou cuivre étaient chose très rare et seulement l'apanage de maisons aisées. Les enfants de paysans, les plus nombreuses, utilisaient des coquilles de noix vides ou des cupules de gland pour les récipients creux, des pierres plates pour les récipients plats, des brindilles pour les couverts, des tessons de vaisselle et de bouteilles cassées... etc. *Las còrnhas*, fruit du cornouiller et *las flors picadas* servaient de *denadas*, de denrées.

e) *popèias de candròla, vidalbre e pimparèlas*

Les plantes et fleurs sont source d'activités cosmétiques et décoratives. Citons les coquelicots – *la candròla, la canròsa, l'andèr* – dont on fabrique des poupées en rabattant les feuilles pour faire une robe et qu'on attache quelquefois pour la cintrer. A côté du gallicisme *popèia*, on trouve *maròta* que Sindou dérive du prénom MARIA ; nos informateurs désignent par *maròta*, la poupée au bout du doigt, quelquefois la marionnette, réservant le gallicisme *popèia* à la poupée de chiffon, *facha de petaces emplenada de bren*, ou bien celle qu'on fabrique avec les fleurs. Jules Cubaynes parle de *popieta*³² et Gaston Bazalgues de *la pòfia* pour la vilaine poupée : nous avons relevé ce substantif appliqué non à des jouets, mais à des femmes (qui a donné l'augmentatif *poñassa* bien connu du français).

La clématite sauvage, *la vidalbre / vidalba / viraula / vilarga*, était ramassée à la fin de l'été et les jeunes filles s'entouraient la tête pour se faire une perruque blonde tandis qu'elle se servaient du *ram* pour faire des cordes à sauter (Promilhanes). En ce qui concerne les colliers – de fleurs notamment –, notons que *lo colar* ne se dit en Quercy que des bêtes : le gallicisme *colière* a semblé plus convenable pour distinguer les deux usages. On peut aussi mentionner *los bracelets, los pendelhs d'aurelha*, ou les effeuillages de pâquerettes qu'une partie du Pays Haut dit *pimparèla* alors qu'une partie autre dédie ce terme à la violette appelée par ailleurs *còli-tòrta*. Quoi qu'il en soit, *se pimpar* est le verbe quercynois de la cosmétique de même qu'une *pimparèla* se dit d'une fille coquette un tantinet suffisante.

Le Quercy connaît les équivalents français de pantin, mais les emplois communs se disent au figuré d'une personne qu'on ne prend pas au sérieux : *aquò's un pantre*, dit-on à Gramat. Paulin Marty donne la forme *panto*³³ pour le villefranchois (O) ; il donne en revanche la forme *pantén*³⁴ pour

32 *La Tèrra e l'Ostal, Paternitat*, « son pas tot uniment popietas a bomieza »

33 op. cit., T.I, *Lo piòt*

34 op. cit., T.I, *Paures nècis*

le jouet.

f) *las bestiòlas*

Le mot insecte est récent en occitan et vient de la langue scientifique. Il n'y a pas de nom générique dans la langue populaire quercynoise. Au plus dit on *un babau*³⁵ quand on ne connaît pas le nom de l'insecte. Toujours est-il que certains insectes suscitaient la curiosité, l'esprit de jeu voire la cruauté des enfants.

Le premier d'entre était le grillon, *lo grelh*. Au sud de la rivière Lot, *la cròsa del grelh* qu'on dit au nord se dit *la tuta*. On cherchait à dénicher le grillon avec une branchette, *se tutava lo grelh amb una broqueta*, qu'on enfermait dans ses mains ou quelquefois dans une boîte d'allumettes afin qu'il chantât. Mentionnons à ce sujet un vers de Desesgaux à Godolin³⁶: « *Alavetz, coma un grilh que forrupa chauchòlas* », qui renvoie à la tradition de donner un peu de pain trempé dans du vin au grillon pour exciter son ardeur au chant. Les garçons les plus facétieux demandaient aux filles d'uriner à l'entrée de *la tuta* pour en sortir le grillon qui voulait échapper et s'empresaient de passer sous les jupes des filles pour voir et attraper le « grillon ».

Un autre insecte qui connaissait un sort moins enviable était le taon, *lo taon*, (prononcé *lu tow*). Insecte maudit des bergers et de leurs bêtes, les enfants, quand ils en attrapaient, leur fichaient une herbe sèche au fond de l'abdomen (« *lor te ficavem una palha al cuol* ») et les relâchaient en disant : *Taon, taon, pòrta la palha a Caors !* (Cardaillac). Le même rite se faisait, sans la paille, avec *la pola del Bon Diu*, la coccinelle : Sindou nous communique qu'à la Capelle Cabanac, quand *arribava al cap del det, li disian « vòla, vòla pibòla »* et que la bête s'appelle s'appelle *la bibòla* à Bélaye.

D'autres encore ramassaient les gendarmes, *los biòus bonets* (Cabrerets) et les jetaient dans les cheveux des un des autres. *Lo biòu* est aussi le nom du cerf-volant, dont certains organisaient des combats entre eux ou avec d'autres comme *la prega-maria / lo prèga-diu*, la mante religieuse. Un autre usage rapporté par Sindou dans la basse vallée du Lot a trait aux traditions des valets, qui commençaient souvent enfants : *A Sent Miquel, lo vailet disia « vèrme, vèrme / anèt soi a tèrme /*

35 Godolin cite la formule « *A ! Babau !* », *Tresiema Floreta, Prologo o Prològue*, dont Gardy nous dit qu'il s'agissait d'une créature équivalente au croque-mitaine. Le mot est connu en Quercy et ailleurs en Occitanie comme métaphore du sexe féminin.

36 *Tresiema Floreta, A monsur de Godolin*

babau babau / donatz-me 'n bòu ». Dans le même secteur, l'abbé Lacoste renseigne cette comptine pour faire avancer les insectes : « *Plèu, plèu, / Sus la borra del borrèu ; / Mès que plègue pas sus iò, / Que ma maire me pialhariá.* »

Enfin, qui n'est pas un insecte mais qui faisaient l'objet d'amusement et surtout de chasse, *l'escargòl* était prisé. On a relevé l'anecdote d'un enfant à Saint Circ Souillaguet qui en les chassant disait « *Carnon ! Carnon ! Carnon !* » et les mangeait vifs.

g) *los molins, los estrebels, ròdas e cècles*

Le mouvement giratoire fait partie de ces mouvements essentiels qui fascinent et appellent au vertige. Nous avons parlé de la ronde dans un cadre collectif. Dans un cadre individuel on fabriquait notamment des *estrebels*. Ce vocable, que Mistral fait dériver du grec *στροβίλος*, tourbillon, toupie, puis du latin *strobilus*, pomme de pin, renvoie toujours à la même idée giratoire sous une diversité étonnante d'objets dans le seul Pays Haut. Eugène Sol décrit celui-ci³⁷ : l'enfant à l'aide d'une pierre lisse, use un noyau de fruit, souvent un noyau d'abricot. Praticqué de chaque côté, ils obtiennent deux trous qui se font face et par lesquels il évide petit à petit le noyau, *lo clòsci*, de son amande, *lo nogalhon*. Il passe ensuite par ces trous une ficelle, *una veta*, entortillée qu'il croise aussi entre deux doigts de chacune de leur mains. En tirant sur les ficelles le noyau tourne puis les entortille à nouveau dans l'autre sens et l'on continue ainsi le va-et-vient.

Quelquefois on remplace le noyau d'abricot, *lo clòsci d'albricòt*, par deux planchettes attachées en croix, selon Lescale, sur lesquelles on colle des demi-coquilles de noix, *las mèjas-clòscas de rascal*, qu'on a percé d'un trou au préalable : en tirant sur la ficelle, la croix tourne et l'air passant dans les coquilles de noix émet un sifflement. Il y ajoute le sens de dévidoir, pour la laine, seul sens attesté à Promilhanes.

Enfin Sindou parle d'un « tourniquet vertical mis en haut d'un trépied dans un jardin et qui se meut à tout vent » qu'on appelle à Promilhanes *un molin* ou *una viradèla* (à noter pour Cabrerets que *viratèla* se dit de celui qui ne tient pas en place, qu'on dit au nord de la rivière Lot *cuol-ponchut*, cul pointu). Cet objet se dit par ailleurs dans l'aire languedocienne *la rofla / ronfla*, déverbal de *roflar / ronflar* : il peut s'agir d'une simple planche attachée à une ficelle qu'on tourne et qui produit un vrombissement, *un vonvonejadis*, imitant la rumeur d'une tempête (cela se dit aussi en Quercy bien pour sangloter ou du bruit de l'eau qui sort d'une terre détrempée quand on la presse).

Dans le Pays Haut comme dans le Pays Bas, *virar coma un estrebel / semblar un estrebel* veut dire ne pas tenir en place. A noter que le -e- final est fermé comme dans *pedel* (le dévidoir),

37 op. cit., T.I, *Usages anciens*, ch.1

telh (le tilleul), *grelh* (le grillon).

Les points d'eau courante, régulière ou intermittente³⁸, étaient les endroits privilégiés pour la construction de moulins. Ces *molins* sont de plusieurs sortes. En voici un exemple très simple : il faut planter deux *forcadèlas* de part et d'autre du courant d'eau. Ces deux montants en forme de Y accueilleront *l'aste*, une branche droite d'un bois blanc et assez tendre où l'on ménage *dos ascles*, deux fentes de manière à y insérer deux lattes perpendiculaires récupérées d'un cageot ou bien ménagées dans une autre branche plus large qui feront office de *paletas*. Une fois les *paletas firfadas dins l'aste*, il ne reste qu'à poser l'appareillage sur les deux *forcadèlas* et regarder la roue tourner. On fabriquait des petits *nega-fòls* (c'est le nom des petites embarcation de fortune avec lesquels de nombreux pêcheurs s'aventuraient sur le Lot ou la Dordogne) avec des demi-coquilles de noix dont la course évoluant entre les différents *retenals*, les obstacles, prenait fin aux *arrestadors*, arrêtoirs ménagés avec des branches ou de *las seuses*, des galets, à l'imitation de *las paissières*, des bief des moulins. A noter qu'on dit *quò raja reglat* (emploi de l'adjectif avec une valeur adverbiale, plutôt que *regladament*, tout aussi correct), pour dire que cela coule régulièrement

On joue aussi à faire des courses de vieux cercles des barriques fait de *vim*, d'osier, ou de *castanhièr*, de châtaigner, *los cècles*, qu'on pousse avec la main ou un bâton.

Nous mettons à part les crécelles qui connaissent une multiplicité de noms en Quercy : *las ringuetas*³⁹, *lo trica traca*, *las ranes* (les grenouilles), *las estenebras*, *-etas* (en référence à leur usage lors de l'office des ténèbres). Elles nécessitent un certain usinage. Nous indiquons *los virabertrands* mentionnés par Jules Cubaynes⁴⁰ et qu'il traduit par « tourniquets », dont on sait qu'ils font du bruit, mais sans pouvoir préciser de quel objet précis il s'agit.

h) frondas e caireletas

Les frondes étaient très prisées par les enfants. On en connaît deux sortes dans le Pays Haut. Nous devons la différenciation suivante à un informateur de Goudou, commune de Labastide Murat.

Une se faisait avec une *focadèla* entre les branches de laquelle en tendait un élastique ou un morceau de chambre à air. C'est le modèle le plus récent, en français le lance-pierre, mis au point au XIXe siècle puisqu'il nécessitait une matière élastique. Notre informateur l'appelle *la fronda*.

38 Les résurgences d'eau intermittentes sont souvent désignés par les vocables *gotal*, *agadèl*, *font de tura-lura*. *Las bialas*, artificielles, sont aussi des canaux d'eau courante propices aux petits moulins d'eau. A Frayssinet le Gourdonnais où elles abondent, *las tripejairas* allaient y laver les entrailles des cochons l'hiver.

39 Une fois de plus ! On dit *la raqueto* en bas Limousin d'après Mistral, qu'on retrouve en Quercy de manière éparse et en Rouergue chez Paulin Marty au figuré pour désigner une voix éraillée ou une personne moyennement fiable par l'adresse ou la santé.

40 *La Tèrra e l'Ostal, la Vòta a Sant Alari*

Mais il y avait une autre fronde, dont le nom lui échappe bien qu'il ait réagi à la proposition *caireleta*, la fronde, que nous lui avons faite à partir des paroles d'une ronde, *Tot revenant de La Roqueta*, collectée par F. Lacoste : - *Qué vòls far de la madaisseta ? - Ne vòli fa 'na caireleta...* ; il s'agit de la fronde constituée d'une poche, souvent en cuir, qu'on armait d'un projectile et prolongée de deux lanières faites autrefois de chanvre, de lin ou de laine (d'où l'évocation de *la madaisseta*, l'écheveau). On fait tourner la fronde avec les deux lanières en main puis on en lâche une le moment voulu pour libérer le projectile. Nous serions tentés de rapprocher, en toute logique, *la caireleta* du *cairèl*, pointe du soc de la charrue dans la moitié Est du Lot, qui désigne dans la langue du Moyen Age le trait lancé, « le carreau », mais nous pensons aussi à *caire* et ses dérivés qui désignent la pierre.

D. Jeux d'adultes : quilles, cartes, danse

L'âge adulte va de pair avec l'abandon des amusements enfantins, sauf en situation de transmission. Il possède ses jeux spécifiques ; ses enjeux mêlent des valeurs de moindre importance chez l'enfant comme l'argent ou la réputation. Enfin il requiert des qualités de force, d'analyse ou de patience qui ne sont pas toujours possibles ou bien cultivées chez l'enfant.

La question de l'argent est discriminante des jeux d'adultes de ceux des enfants. Elle finit parfois par devenir centrale et les forts enjeux des paris finissent par corrompre l'excitation initiale du défi. Nous faisons allusion au lexique de l'argent, des paris et du défi de manière épisodique, en citation d'auteurs ou d'informateurs : il mériterait une étude spécifique dont la variété donnerait les finesses de son fonctionnement. Nous avons trouvé pour notre part dans les différents dictionnaires une majorité d'entrées correspondant à notre lexique de l'argent, des paris ou du défi, mais pas toutes : nous avons vu et reverrons le cas de se *cobejar / cobejós* ; nous signalons ailleurs *la talica* relevé à Blars. *A de talica, a 'na brava talica* : il a un bon magot, dont notre informatrice donne comme synonyme : *a 'n brave dequé* ; Alibert signale le sens de « pièce de bois qui maintient les ridelles d'un charriot » ; M. Jacques Gourc nous évoquait quant à lui la piste étymologique de *(me)tallica > talica* ; d'autre part, le cousin de notre informatrice à Blars a réagi à ce terme en évoquant l'argot français *tal-bar « *il a du *tal-bar* » que nous ne saurions orthographier correctement et dont nous n'avons trouvé aucune autre trace. On retrouvera ce champ lexical dans l'oeuvre de Paulin Marty qui lui-même propose des termes difficiles à expliciter, tel *Aliga* !.

Nous n'abordons ici que les jeux quotidiens, hebdomadaires ou saisonniers de l'environnement rural quercynois et laissons de côté les jeux forains ainsi que ceux de certaines

maisons de jeux annonciatrices des casinos, qui ne concernent que certains espaces urbains bien délimités dans l'espace ou dans le temps et n'ont pas d'impact linguistique ni culturel sur le fonds que nous présentons dans cette étude.

De même nous n'abordons pas les jeux des communautés immigrées sur lesquels nous avons peu de renseignements : on nous a toutefois signalé avant et après la seconde guerre mondiale la pratique de *la morra*, au café, par les immigrés italiens de Sauzet. Le jeu n'est pas passé dans les pratiques vernaculaires si bien que notre informateur prononçait *morra* à l'italienne et non *mourro* à la provençale (graphie de Mistral).

Ce sont les jeux collectifs qui rythment régulièrement la société villageoise du XXe siècle et génèrent de la communication en occitan que nous détaillerons ici, à savoir : les quilles, les cartes, la danse. Ceci explique que nous ne mentionnions pas les dés dont la pratique a complètement disparu et dont le nom est un gallicisme (on ne connaît pas l'occitan *dat*). Faut-il y voir une préférence des quercynois pour les jeux où le hasard est régulé par l'adresse, l'audace et la renégociation ? Peut-être.

a) *las quilhas*

Le Quercy comme tous les pays de France et de nombreuses régions d'Europe a pratiqué les jeux de quilles. Ils sont aujourd'hui gravement menacés de disparition si une revalorisation par l'école ou les sociétés sportives ne vient pas donner un souffle nouveau à ces pratiques. L'auteur de référence sur la variété des jeux de quilles dans le Lot est sans conteste Jean-Pierre Baldit. La présentation qui suit est une synthèse de son travail augmentée de la lecture des travaux de Dominique Saur et de nos propres observations.

Les trois principaux jeux sont : *lo rampeu (tres quilhas)*, *las siès quilhas*, *las nau quilhas*. Il fait ensuite état d'autres jeux dits « archaïques » : les jeux à palets (*las prèssas*, *lo piquet*, *lo quillon*, *lo calomet*, *lo calamon*, *lo caune*, *lo canòl* : c'est le jeu du bouchon), les jeux à bâtons et *lo jèc de rodèlas* (quilles avec des « petites roues » dont Baldit se demande s'il est un héritier du jeu de Siam attesté à la cour de Louis XIV ou une invention plus localisée). Nous laissons de côté les jeux de 10, 15 ou 20 quilles inventés à l'occasion des fêtes et qui participent d'une activité plus spectaculaire que d'une transmission culturelle. De même nous faisons l'impasse sur *lo jèc de rodèlas*, évoqué à Salviac, dont nous ne savons rien de précis (ni nombre, ni taille des quilles) hormis que le projectile étaient des petites roues, sans plus de mentions.

Le vocabulaire invariant dans tous les jeux quercynois est le suivant : *lo quilhièr* est l'aire de

jeu sur laquelle *lo quilhaire* dresse *las quilhas* et relance *la bola*. La partie se dit *lo jòc* : le gagnant *lèva lo jòc*, le perdant *pèrd lo jòc*. *Lo quilhièr* peut connaître différents appareillages : *pel terrofle*, sur la terre battue, *pel sable*, sur le sable, *per la plancada / la postada / lo postam*, sur un plancher souvent incurvé. Différents dispositifs peuvent exister pour marquer l'emplacement des quilles : des taquets en bois, *los cunhs / las sostilhas*, avec l'arrivée des moteurs, des vieilles soupapes en métal, plantés dans la terre. Et souvent *un arrestador*, un arrêtoir, notamment pour les jeux en longueur.

a) *lo rampeu*

C'est le jeu de trois quilles, resté le plus vivace et répandu jusque récemment. Sa dernière zone géographique d'expansion connue comprend toute la moitié ouest du département du Lot, quelques communes de Dordogne, se joue dans le Tarn et Garonne et quelques communes de l'ouest aveyronnais.

Le matériel comprend trois quilles, généralement coniques avec un diamètre à la base variant de 3 à 8 centimètres et de 40 à 50 centimètres de haut. La taille des boules est variable, souvent de 12 à 21 centimètres, et par conséquent leur poids. Elles sont sphériques et possèdent quelquefois une encoche, *un òsca*, pour le placement du pouce.

Les règles (angle et nombre de tirs, obligations diverses, comptage des points, constitution des équipes...) varient mais le principe reste identique : éliminer les joueurs les plus faibles et maintenir les joueurs à égalité, soit ceux qui ont fait *rampeu*. A partir de là, on décide du partage des gains ou de la victoire d'un seul, auquel cas *cal rampelar*, il faut y revenir ; *l'apelaire* est celui qui appelle *los rampelaires* à remettre le jeu : il peut être l'un d'eux mais il s'agit souvent d'un tiers qui veut revenir dans le jeu en s'acquittant de doubler la mise.

Lo quilhaire, souvent propriétaire du jeu, relève les quilles et relance la boule, service contre lequel il touche un pourcentage de la mise. Il y a une nuance entre *lo quilhaire* et *lo meteire* : *lo quilhaire* passe son temps à relever les quilles, joue le cas échéant, mais s'occupe principalement de lever les quilles ; *lo meteire* désigne avant tout celui qui détermine les conditions du jeu (d'où l'on tire, quelle quille en premier, avec quelle tare...etc). Les deux notions peuvent s'interférer. Quand ce n'est pas *lo quilhaire* qui *quilha*, on fait appel à des jeunes gens, à qui « on donne la pièce » (*donar l'estrena, donar la pèça*) : J.P. Baldit les appelle *los quilhadièrs*, dont nous croyons que le terme vient de la région de Faycelles (une allusion est faite par Baldit), mais il ne cite pas sa source exacte pour ce vocable ni même systématiquement pour bien d'autres (c'est le seul défaut de son étude qui, pour lui rendre justice, n'est pas une étude linguistique mais sociologique) ; nous n'avons pas eu l'occasion de relever ce nom en ce qui nous concerne.

Sur les *quilhièrs* ensablés, il arrange la piste à chaque tir avec *lo règ / la rèja*, qui est un

râteau plein en bois, le même que celui dont on tire les tourtes du four. Il peut à la demande des joueurs tracer *la pinòla*, une rigole qui est censée guider l'arrivée de la boule vers les quilles.

L'intérêt de l'enquête de J.P. Baldit, c'est la description du jeu dit *a valor*, dont il dit qu'il a tendance à disparaître (c'est ce qui explique les propos de joueurs disant qu'*a l'apariat*, autre nom du jeu *a valor*, on ne peut pas perdre une grosse somme : la question de la valeur variable des quilles et des mises aura été évacuée par les témoins interrogés par Dominique Saur). Dans le jeu *a valor*, *lo meteire leva son equipa*⁴¹ / *fa equipa / aparia* (de deux à six joueurs par équipe) lors du premier jeu, qui ne pouvait éliminer personne, dit *de fòra-rampeu* ou *avant rampèu*. Le *meteire* du premier *jòc* attribuait une valeur aux quilles qui ne pouvait être augmentée par personne lors de la partie. *Lo meteire*, qui pouvait changer d'une partie à l'autre, gardait la faculté de baisser à sa convenance et selon sa stratégie la valeur de chaque quille d'un point par quille. En contre-partie, *los apelaires* pouvaient faire remonter la valeur des quilles jusqu'à la limite initiale en augmentant *la mesa (cal apondre la mesa)* d'argent de départ, de manière proportionnelle (tant de sous le point). Cette règle du jeu qu'on appelle communément *a l'apariat* semble héritée des jeux d'argents originels associés aux quilles : elle induit « des tactiques subtiles (par exemple simulation lors du premier jeu) et des débordements ultérieurs en termes de dépense financière ».

Ce que ne dit pas explicitement J.P. Baldit mais qu'on déduit de la lecture des paragraphes suivants, c'est que *lo meteire*, comme aux neuf quilles, *met jòc*, et peut choisir de ne pas aligner parfaitement ou d'écarter également les quilles ; de même il choisit sa distance et peut imposer de tomber telle quille pour que le décompte des points s'opère (cf infra, *la bona*).

L'autre jeu principal dit *a l'avant* a les quilles le plus souvent alignées et équidistantes, n'a pas de *meteire* donc pas de *valor* aux quilles ni d'exigence de quilles à abattre d'une manière spécifique (en premier, par une autre...etc) : il se joue généralement individuellement. *La rampelada* et *lo doblar de la mesa* sont toutefois conservés et la longueur du terrain varie de 10 à 20 mètres. Une spécificité du Quercy Blanc, toujours d'après Baldit, soit le Pays Bas, impose de jouer *a la portada*, c'est à dire que la boule doit toucher le sol avant la première quille, mais ne doit pas rouler comme dans les autres jeux *a l'avant pel sable o pel postam*.

Nous n'abordons pas les comptages de points des concours qui n'ont pas d'intérêt culturel vernaculaire particulier et participent de la culture sportive qui a contribué à l'appauvrissement du rampeau, entraînant une perte d'intérêt du public pour un jeu dont la stratégie et la négociation valent autant que l'adresse.

41 *la còla* et *la boada* sont des termes plutôt réservés au travail en Quercy ; *l'apleg*, se dit nettement en proche Rouergue, très peu en Quercy, et signifie plutôt « une réunion, un rassemblement ». Paulin Marty mentionne l'expression *d'apleg*, op. cit., T.I, *Bonjorn, Bon an* qui signifie « ensemble, uniment, de manière réglée ».

β) *las siès quilhas*

On dit aussi *la quilha de siès* (de même qu'on dit *la quilha de nau*, cf infra). . D'après J.P. Baldit, ce jeu semble avoir été un des plus répandus (derrière les neuf quilles) dans le Lot et le sud-ouest de la France. Il n'a subsisté que dans le carré sud-est du département du Lot (ex-cantons de Limogne, Cajarc, Figeac ouest et est, canton de Saint Gély et quelques communes des cantons de Villeneuve d'Aveyron, Villefranche de Rouergue et Parisot) ; on note deux îlots, un dans l'ex canton de Maurs, l'autre dans le sarladais en Dordogne qui est la base du festival des jeux Traditionnels de Sarlat.

Le matériel comprend six quilles, en générales coniques ou en pain de sucre dont la taille varie de 30 à 50 centimètres et le diamètre à la base de 5 à 10 centimètres. La taille des boules est comparable à celles du *rampeu*, mais il y a des boules plus importantes souvent munies d'une mortaise creusée dans la boule. L'aire de jeu est un plancher (*lo plancat / la plancada / la postada*), cimentée ou en terre battue (*pel terrofle*).

Les traits communs aux différents jeux sont les suivants :

- la pose d'une *brelha*, objet quelconque, couteau, épingle, mouchoir... en face de laquelle on dispose *la mesa* (*lo rampeu* connaît le même procédé mais n'emploie pas le terme *brelha* qui est spécifique au sud de la vallée du Lot, *la mesa* confondant l'objet et l'argent). Ces objets passent pour avoir joué le rôle de camouflage des mises lors des contrôles des jeux d'argents. Ils conservent aujourd'hui un rôle de reconnaissance des mises des joueurs.
- les quilles sont disposées en triangle, la pointe vers le joueur (sauf pour les jeux *al pè* qui peuvent prendre diverses formes).
- les quilles peuvent avoir des valeurs variables comme dans *lo rampeu a valor* : cette variabilité s'est estompée avec la disparition progressive du jeu qui a fixé les valeurs à 3 pour la première quille (ou 6), 2 pour les deux suivantes (ou 3) et 1 pour les trois dernières.
- le décompte des points se fait sur l'ensemble des tirs et le vainqueur (équipe ou individu) est celui qui totalise le plus de points.

L'accès au décompte des points peut être conditionné.

- Les décomptes de points se font sur un ou deux tirs : le deuxième tir peut être *de drech*, de droit, ou conditionné à l'abattage d'une quille déterminée, *la bona*, *la quilha de soma* ou *la quilha de valor*, souvent la première, à laquelle on peut changer la valeur. Elle peut toutefois varier selon le

moment du jeu et *lo somaire* qui la désigne est lui-même choisi *a la palha corta* ou par un tir libre. Celui qui *bufa* (cf le français souffler n'est pas jouer) ne touche aucune quille et se trouve alors éliminé du deuxième tir : si c'est *lo somaire*, la valeur et la quille qu'il a désignées restent valables jusqu'à la fin du jeu.

Les six quilles connaissent plusieurs jeux *al pè* dont le plus emblématique est *lo cura-l'uòu* : on forme un ovale ou toute autre forme avec cinq quilles et l'on doit sortir la sixième, celle du milieu, en conservant la boule à l'intérieur de la forme. Ce jeu est commun aux *nau quilhas*.

On peut déterminer différemment et par avance la chute des quilles : telle doit tomber par la boule, telle autre par la chute d'une autre quille. Cette renégociation des termes du jeu à chaque jeu nouveau est l'essence des jeux de quilles que nous avons vu dans le jeu *a valor* du *rampeu* et qui est particulièrement développée dans les *nau quilhas*.

γ) las nau quilhas

D'après J.P. Baldit, « c'est le représentant du jeu qui fut en Europe, du XVII^{ème} siècle jusqu'au début du XX^{ème}, le jeu le plus répandu et dont sont issus aussi bien le bowling américain que le jeu du Rouergue. Il a gardé en Quercy ses caractéristiques historiques : oralité des règles, variabilité du matériel et des types de jeux, liaisons avec les débits de boisson, engagement avec enjeux et mises, organisation privée (très peu d'utilisation en concours festifs) ».

C'est le jeu qui offre le plus de possibilités de stratégie et d'inventivité. Le XX^e siècle a vu se fossiliser les pratiques selon les villages ou les générations de joueurs. Mais quel qu'en soit le degré, tous les joueurs gardent le souvenir d'un jeu varié, populaire et extrêmement stimulant.

Le jeu est bien représenté dans tout le quart nord-est du département du Lot en débordant sur le Cantal, dans la vallée de la Dordogne lotoise, à Cressenssac avec des débordements en Corrèze, en Bouriane au sud de Souillac et à l'est de Payrac avec des débordements en Dordogne. Nous en avons relevé un témoignage à Salviac (*lo jèc a bola tenguda* dont M. Yves Bargues fut témoin) et Dominique Saur a publié des cartes postales de jeux de femmes et d'enfants dans le premier tiers du XX^e siècle dans la vallée du Vert à Saint Denis Catus ainsi que dans la vallée du Lot à Puy l'Evêque, ce qui corrobore assez bien l'ancienne popularité du jeu.

Lo *quilhièr* s'organise de la sorte : neuf quilles sont disposées en carré de trois lignes de quilles chacune ou bien en losange ou parallépipède organisé en cinq rangs de 1, 2, 3, 2 et 1 quilles respectivement. L'espacement entre chaque quille est toujours supérieur (d'un à deux doigts)

à la taille de chaque quille qui mesure de 50 à 80 centimètres de haut. Elles ont gardé la forme renflée qu'on retrouve exacerbée dans les neuf quilles de Gascogne si bien qu'elles peuvent mesurer jusqu'à 10 centimètres à la base et approcher les 13 / 14 voire 15 centimètres au renflement avant de se rétrécir vers le sommet.

Ces quilles ont des noms, ou des chiffres : ces derniers changent selon les villages ou selon les enjeux. La seule dont le chiffre ne semble pas changer est la quille centrale partout appelée *la nau*, mais aussi affublée d'autres noms telle *la gròssa*, *la mèstra* (elle est souvent plus importante que les autres) ou bien *lo cura-l'uòu* par référence au jeu précédemment cité. Nous citons l'exemple de Blars que nous connaissons bien : la quille centrale est tantôt *la nau* tantôt *lo cura-l'uòu*, quelquefois *la gròssa* ou *la mejancièra* selon les joueurs ; les quatre des coins s'appellent *las cantonadas* / *las cornetas* / *cornetièras* selon les joueurs ; les quilles intermédiaires des côtés s'appellent quant à elles *las prilhas* (Mistral signale *brilho* : 1. bille, boule d'ivoire dans le Tarn 2. bâtonnet, jeu d'enfant 3. outil de vermicellier, espèce de barre qu'on hausse et baisse sur la pâte).

A Lavergne, la centrale fait 9, celles des coins 2 et les intermédiaires 3 ; à Mayrinhac ou Espédaillac, *la nau* compte 9, les autres n'ont pas la même valeur qu'à Lavergne. En plus de leur nom, chacune de ces quilles est dite *prumièra*, *segonda*, *darrèra* selon sa position par rapport au point de tir.

La bola est toujours *mortaisada*, mortaisée, est parfois cloutée et mesure de 25 à 40 centimètres de diamètre : on la fabriquait généralement dans de la racine de noyer ou d'ormeau. L'enjeu est souvent une bouteille de vin blanc : mais à Espédaillac on a eu joué de l'argent.

Les particularités du jeu :

- Contrairement au *rampeu* et aux *siès quilhas*, l'aire de jeu n'est pas exclusivement dans la longueur : *lo mèstre del jòc* ou *meteire* peut choisir de *metre jòc* à n'importe quel angle et distance de tir autour du *quilhièr*, pourvu que l'aire de jeu le permette. *Metre jòc* signifie deux choses : c'est choisir l'endroit d'où l'on tire, *lo pè*, et c'est choisir la quille qui doit tomber pour que le décompte des points opère, *la bona*.

Même si l'on peut jouer ce que certains appellent *tot atot* (métaphore des jeux de cartes), ou bien *lo bon jèc* dans lequel cas toutes les quilles tombées comptent sans désignation d'une *bona*, cette manière de *metre jòc* avec une *bona* et un pied dont la position varie selon les jeux et les *meteires* semble être le point commun à tous les jeux de neuf quilles : si vous tombez cinq quilles sans la *bona*, cela vous compte zéro ; si vous tombez cinq quilles plus *la bona*, cela vous compte pour six points dans un jeu sans « valeurs ».

A partir de là, les variations sont « infinies », de l'aveu même de certains joueurs :

- *lo jòc a valor* décrit précédemment aussi appelé *jòc a mèstre* est tout à fait de mise.
- les contraintes de tir et de position se multiplient selon les jeux : *a pissa can* (sous la jambe), *a l'avugla* (en arrière), *a la portada*, *a la rollada* / *a dalha prat...* etc.

Certains proposent des tirs indirect via les *retenals*, les butoirs latéraux, s'il y en a. On ajoute plus rarement des obstacles : *la pinòla* (rigole), *lo barrol* (un tison)...etc. C'est d'une de ces variations qu'est tiré le jeu rouergat qui a fini par évincé les autres.

Les contraintes de décompte sont aussi nombreuses qu'est fructueuse l'imagination : *meti la darrèra prilha bona e la cal tombar per la prumièra corneta*, c'est-- dire que vous imposez que *la bona* tombe par ricochet, *per represa*, de la première *cantonada* et non sous l'action de la boule ; d'autres jeux vous font perdre autant de points que de quilles si vous ne tombez pas *la bona*...etc.

Une énumération de toutes les possibilités relèverait d'un algorithme digne d'un logiciel informatique contemporain et ce n'est pas notre objet. Nous voulons simplement citer quelques jeux emblématiques.

- *Al pus fort* : deux joueurs ou équipes s'affrontent. L'une *met jòc* et l'autre commence. Pour gagner, *levar lo jòc*, la dernière équipe à tirer doit faire au moins un point de plus que sa rivale. En cas d'égalité, elle est considérée comme perdante.
- *Al vint e un* : dans ce jeux, il faut faire 21 points juste. Si on les dépasse, on retombe à zéro. Certains jeux permettent de retomber à 11 si on a fait une étape à 11 dans la progression des points.
- *A la pensada* : c'est un jeu typique de Mayrinhac. Avec ou sans *bona*, on doit annoncer le nombre de quilles qu'on va tomber. Si c'est plus ou moins, ça ne compte pas ou cela peut même décompter.
- *A bola tenguda* : on joue à proximité du *quilhèr*, quelquefois le pied touchant la quille en gardant la boule dans la main. Comme *la bona* n'est pas toujours accessible, il faut l'atteindre par carambolage de quilles : c'est ce qu'on nomme à Quissac *la represa*, de même qu'une quille sert à faire tomber une autre est dite *la sirventa*. *Bola tenguda* ne se joue dans certains endroits qu'*a batre*, c'est à dire lors d'un deuxième tir à l'endroit d'arrêt de la boule. *A batre* ne s'obtient dans certains endroits que quand la *bona* désigne

certaines quilles (*la nau* et les quilles dites *prumièras* par rapport au pied). C'est de ce jeu qu'on nous a témoigné à Salviac.

- *A cura l'uòu* : il s'agit de sortir *la nau* qui est d'office *la bona*, en y laissant la boule dedans ou en tâchant que la boule ou *la nau* ne tombe aucune autre quille.

Le jeu de neuf quilles est autant un jeu de paroles que de motricité : on est constamment en train de discuter au sein de son équipe ou de marchander le jeu de l'adversaire ou de commenter, surveiller ou remettre en cause les positions des pieds des joueurs. Sur ce dernier point, voici quelques exemples :

A Lavergne, la marque des pieds est tracée par une pointe écimée, marquée sur le sol, et des limites de laquelle les pieds ne doivent pas sortir : on ne peut faire *a pè davant qu'a batre*. De même *lo vira-pè* est une modalité du jeu *a batre* pour se remettre dans l'axe du jeu qui souvent se retrouve dans le dos du joueur de la cas de *batre*. Godolin appelle *la pistolada* le tir fait *a batre* : « *mès ieu damb una mifla mandègui la bala tot a través de lors gabions coma per un jòc de quilhas e ne fèc tombar siès part tres de la pistolada* »⁴².

A Blars, un pied doit rester fixe sur la marque, l'autre pouvant se déplacer latéralement. Certains poussent le déport à l'extrême dans l'idée de tomber le plus de quilles possible : on dit que *se cobejan* car le jeu les y pousse, *lo jòc es cobejós*.

En ce qui concerne les mains, la mortaise qui sert de poignée, *la manal*, permet des mouvements de poignet, *los revirons*, qui peuvent influencer le parcours de la boule ou le rebond de la quille. Ce mouvement de la main, étendu au bras, détermine *lo bon còp de bola*, qui doit permettre de *prene la quilha fina o plena*, frôlée ou en plein, ou encore la *tirar seca*, la sortir toute seule. Nous renvoyons aux travaux de J.P. Baldit et D. Saur ainsi qu'aux différents dictionnaires pour un vocabulaire thématique plus complet des quilles en Quercy.

Nous tenons toutefois à ajouter ou préciser quelques termes qu'aucun de ces ouvrages ne donne dans les sens suivant :

- *debolar* : Vayssier, Mistral et Baldit en donnent la même définition, à savoir jeter la première boule ou mettre la boule en mouvement, notamment au jeu de *palamar*, jeu de pale-mail. A Espédaillac il nous a été donné dans le sens suivant : sauter la première quille pour toucher

42 op. cit., *Tresiema Floreta, Rodomontada en Prològue*

directement *lo cura-l'uòu*, soit l'équivalent de l'anglicisme *lober* au football. Il est fort probable que ce sens ait été contaminé par *volar* dont nous avons déjà signalé le sens.

- *lo grin* : à Loubressac, c'est le coin du *quilhièr* : *los bons jòcs se tiran pels grins* (on dit *guin* au sud de la rivière Lot). Ce mot a habituellement le sens d'angle vif d'une pierre, d'une table...etc.

- *la revira* : Baldit signale ce mot comme « la revanche ». On dit beaucoup *la tòrna*, à Sauliac, à Blars, à Soulomès, qui est aussi un terme du travail collectif (*trabalhar a tòrna-temps / endusca a la tòrna!*).

- *la tampa* : Baldit indique que ce terme l'a emporté dans la normalisation du langage des quilles pour désigner la quille joueuse dans le jeu rouergat. *La tampa* renvoie à d'autres réalités que le jeu de quilles : toutefois, on dit dans l'ancien canton de Lalbenque (Saint Hilaire, Escamps) *se tampar / s'atampar*, s'appuyer contre, s'adosser, se caler, qu'on dit *se cotar / s'acotar* au nord de la rivière Lot ou bien encore *se tancar / s'estancar* qui veut dire s'arrêter net ; *un tancal* peut avoir le sens d'un obstacle qui vous arrête net. Nous avons relevé l'expression suivante en situation de jeu à Blars : *l'i t'ai fotuda una tàmpia* pour dire un sacré coup alors qu'*una tàmpia* se dit à Thégra d'une écervelée (cf *tompo* au figuré chez l'abbé Vayssier).

- *recotelar* : se dit en figeacois du caillou qui rebondit en roulant, idem d'une boule. *Rebordelar* est plus répandu, *redolar / rodelar* sont en voie de disparition devant *rollar* appuyé par « rouler » en français. Baldit signale encore *bolicar* (relevé par Mistral) et *far a la bolicada* équivalent de *far a la rollada*.

- *se quilhar* : la forme pronominale s'emploie beaucoup au figuré pour parler de quelqu'un qui se targue, se prévaut..

- *portar* : le verbe est d'un emploi très fréquent aux quilles. *Portar la bola*, c'est tirer en la levant de manière à ce que le point d'impact soit directement la quille et non le sol. *Portar* peut être synonyme de *debolar*. Mais *lo còp a portat* se dit du tir qui a fait son effet, qui a tombé beaucoup de quilles. Le vocable se dit dans la langue courante pour mettre quelque chose en équilibre stable sur un reposoir ou une cale quelconque, ainsi qu'aux quilles au moment de *quilhar* : *trantòla, vèses ben que pòrta pas*.

Il faudrait encore évoquer le vocabulaire de la réussite et de l'échec. Le Quercy dit *reussir* en

général, mais disait il y a peu *acertar : a acertat son blat* (Soulomès). Manquer se dit *mançar* et Baldit nous communique le terme *bufar* qui répond à l'adjectif *bufarèl,-a* (vide) qui sur le Causse est plutôt senti de la frange est du Lot voire de l'Aveyron. *Ratar* ne se dit guère sur le Causse où il a d'autres acceptions bien qu'on le dise du fusil : *ai mancat lo còp*, mais *lo fusilh m'a ratat*. Chez les plus anciens joueurs, on peut trouver des expressions liées au labour comme *far 'na trèja* ; ou bien, dans un autre registre, à Soulomès *far 'na joanicada* : ce dernier terme a toutefois plus le sens de bêtise volontaire que de manquement et est à rapprocher d'*escampèstre* chez Cubaynes⁴³. Les substantifs n'abondent pas : on parle essentiellement par image et plutôt en syntagmes verbaux : *lo paure desana* dirait-on de quelqu'un qui ne réussit absolument rien et un échec se dit communément et familièrement *una cagada*.

Parmi les proverbes et expressions quercynoisés inédites, Baldit cite *tombar coma rei en quilha* qu'il donne comme plus ou moins équivalente du français « tomber comme un chien dans un jeu de quilles » et qui viendrait du jeu de piquet (cf infra, *lo caune*).

Il cite par ailleurs un proverbe entendu à Caniac : *pariaires e jogaires abastan los quilhaires* (ce qui en dit long sur la réputation des quilles). C'est la seule mention du verbe *abastar* que nous ayons rencontrée en Quercy jusqu'à ce jour et le même proverbe répété à celui-là même qui l'avait communiqué à J.P. Baldit lui suscite de la perplexité : le phénomène est connu des dialectologues qui vingt ou trente ans après trouvent des personnes pour dire que telle expression leur est étrangère alors qu'eux-mêmes l'avaient communiquée (cf Sindou). Cela se comprend, les gens ne sont pas des ordinateurs et le langage évolue avec eux : il n'ont pas la même conscience de leur patrimoine linguistique selon les âges.

La chose est en tout cas révélatrice du fait que malgré des usages polysémiques et imagés générés par les quilles en français (« c'est la quille ») comme en occitan (cf la fréquence et l'importance du couple *quilhar / desquilhar*), cet imaginaire s'éloigne dans les deux langues, signe manifeste d'acculturation ; et si l'image est pour l'instant irréductible, on observe un vaste mouvement de lexicalisation et de perte de sens.

δ) *lo caune*

C'est le jeu du bouchon. *Caune* est l'appellation du Causse central (de Blars à Issendolus) : on l'appelle *las prèssas*, *lo piquet* au nord de Gramat, *lo canòl* dans l'ancien canton de Limogne et le Rouergue frontalier, *lo calamon* ou *calomet* dans le Pays Bas.

43 *La Tèrra e l'Ostal, Guerlhez, « quitèrem lo lòc de mon escampèstre / ieu amb dos ancals, el a pelharòt ! »*

Le jeu se joue en longueur (une trentaine de mètres). Le matériel comporte une petite quille, légèrement conique, au sommet plat pour recevoir les pièces (boutons ou jetons dans les versions enfantines) et des palets (partout *las prèssas*) dont ceux en fer sont souvent plus épais au centre et plus fins sur les bords et mesurent de 8 à 10 centimètres de diamètre. On nous a évoqué des *prèssas* plus rudimentaires faites avec des pierres plates (surtout pour les jeux d'enfants, car moins dangereuses que leurs équivalentes en fer).

On joue à partir de deux, jusqu'à dix (rarement plus). C'est un jeu d'argent dont *las mesas son apiladas al cap del caune*. L'objectif est le suivant : *cal desquilhar lo caune amb las prèssas e levar la mesa*.

J.P. Baldit nous donne l'exemple de Mayrinhac Lentour que nous décrivons ci-après.

Le tirage au sort de l'ordre des joueurs se fait *fòra-jòc* ou dans un *jòc reglaire* qui impose à chaque joueur de s'approcher le plus près possible d'un objet quelconque sans le toucher ; l'ordre est donné en fonction des positions de chacun et celui qui touche l'objet joue en dernier. Le jeu se joue de 20 à 27 mètres environ. On joue individuellement ou en équipes, généralement avec quatre palets.

La stratégie de jeu est la suivante : le premier joueur (ou la première équipe) *placa*, c'est-à-dire lance une première *prèssa* sans toucher au *caune*. Les tentatives suivantes cherchent à *desquilhar lo caune* et par conséquent *las mesas*. La partie n'est gagnée que si la distance *mesas-prèssa* est inférieure à la distance *caune-prèssa*. En cas d'échec avec quatre palets, c'est au joueur (équipe) suivant.

Dans le cas d'un échec généralisé de tous les joueurs, le dernier joueur, avant de tirer *la darrèra prèssa* peut crier *rei !* et faire remiser l'ensemble des joueurs : la partie recommence alors dans les mêmes conditions, tir au sort compris. *Far rei* peut aussi se faire à tout moment du jeu quand un joueur *a desquilhat lo caune* au premier tir mais à échoué à *placar* sur les trois premiers : au lieu d'utiliser sa quatrième *prèssa*, il appelle au roi dans les conditions décrites ci-avant. Enfin si un joueur *a tombat lo caune sans aturar pro las prèssas*, l'équipe suivante hérite du droit de *far rei*, *mès que tòmbe lo caune*, à la condition de tomber *lo caune*.

Une fois la partie finie et la mise empochée, on recommence soit en gardant l'ordre de tir initial, soit en retirant au sort pour changer *lo pè* et *lo caune*, et par conséquent l'angle de tir et la distance.

Une chanson de cabaret populaire à Cahors (*Jan, paure Jan, an maridat la Tònia*) évoque ce

jeu : a fête était totale, pour les gens comme pour le reigne animal, si bien que la chanson dit « Las moscas al plancat se n' crebavan de rire (bis) / e las iranhes fasián al calamon (bis) / amb de pèças de quatre sòus (bis) ».

ε) *les quilles aux bâtons*

La mémoire des quilles aux bâtons a subsisté notamment à Bio dans le Lot et nous est communiquée une fois de plus par J.P. Baldit : nous ne citons pas le jeu en occitan car il n'en indique pas le terme (parlait-on de *quilhas als pases* ? de *quilhas als bastons* ? d'autre chose?).

Le matériel est le suivant : 3 ou 6 quilles fines (en aiguilles : traditionnellement on parlait de 7 quilles nous indique Baldit d'après l'Encyclopédie mais il ajoute qu'on en a pas mémoire en Quercy).

Les quatre bâtons de tir sont : *lo barron* (de 40 à 60 centimètres) et épais comme une quille ; *lo palasson*, plus fin (de 60 centimètres à 1 mètre) ; *lo linjon*, souvent en *aglanier* (noisetier), long, fin et flexible ; *lo palfic*, (dimensions non communiquées) qui est *aponchat* (taillé en pointe) et qui a vocation à être jeté comme un javelot et planté le plus près d'un but et non pas de *desquilhar* : celui-ci correspond à des jeux spécifiques en marge du principe des quilles.

L'emplacement du pied dépend du *meteire*, ainsi qu'aux neuf quilles. *Lo quilhièr* était positionné selon les quatre tirs de base : en ligne parallèle à la marque du pied, en ligne perpendiculaire, en triangle avec pointe vers le joueur, en triangle avec base vers le joueur.

Les projectiles déterminent plus ou moins différents styles de tir :

- on fait tournoyer *lo palasson* au-dessus de la tête, tenu par un bout, avant de tirer *a la volada* ou bien à la manière du lancer de disque, *a la dalha*, ou encore tenu par le milieu, *a la gitada*.
- *lo linjon* était arqué des deux mains puis projeté en détente sur les quilles.
- *lo barron* était jeté à fort coup de poignet.

Seul les nombres de quilles pairs permettaient le décompte des points : *l'òm parava dos, quatre, siès*. *Desparar*, c'est abattre un nombre impair de quilles et ne vaut aucun point, sauf cas spécifique.

A trois quilles, seules deux quilles peuvent compter : on joue *al jòc de para-dos*. Baldit signale l'existence d'un système de « poursuite » comme au *rampeu*, que nous comprenons comme *rampeu* et *rampelada* (égalité et rappel) avec renchérissement des mises : cela reste, si possible, à confirmer.

A six quilles, le jeu comporte différentes exigences :

- exigence pour l'accès au décompte des points du *para-quatre*, soit au moins quatre quilles abattues, ou du *para-linha*, soit l'abattage complet d'une des deux lignes.

Dans ces deux cas, on pouvait faire *un desparatge*, c'est à dire que l'ensemble des quilles abattues devait tomber, même en cas de nombre impair. Cette exigence était un privilège du *meteire* ou l'ultime recours du dernier joueur qui chaque fois devaient y appeler avant un tir et jamais au premier jeu.

Dans le cas du dernier, ce recours est comparable à *far rei* (cf supra *lo caune*). L'appel se faisait toujours *al doble* par le *meteire*, et doublait ses points à lui seul en cas de succès. Toutefois, lors d'un tir décrété en *para-linha pel meteire*, le dernier pouvait appeler *al doble* et induire en jeu en *para-quatre*, qui triplait alors les valeurs des points au tir et dont le bénéfice était pour tous les joueurs. Baldit précise que l'appel *al doble* appelle parfois un doublement des *mesas* ; de plus la hiérarchie des appels monte parfois *al para-siès* (avec triplement des valeurs soit 18 points ou rien, ainsi que le triplement des mises) : dans ce dernier cas, si c'était le seul recours du dernier joueur payable par tous, les autres pouvaient surenchérir à titre personnel la nouvelle mise par doublement, soit 2, 4 ou 6 fois la somme initiale. Le joueur *apelaire* finissait son tir et le joueur ayant le plus surenchéri tirait le premier en suivant. Seul *lo meteire* de la partie pouvait *anar a contra / far a contra*, échappant ainsi à *la surmònta*, la surenchère, et ne devant s'acquitter que du *para-siès* initial sans *surmònta*.

Du point de vue lexical, Baldit fait venir l'occitan *parar* de son équivalent français « parer » alors qu'il voyait plutôt un verbe *pariejar* pour une version occitane, qu'on dit en Quercy *apariar*. A notre sens, il n'est pas assuré que les deux termes n'aient pu s'influencer à une époque de plus large diffusion du jeu : jusque là, *par,-(i)a* est la forme occitane restée intacte du français « pair,-e », dont il faut aussi admettre que la dérivation se fait aussi à partir de -par- (paréage, séparer...).

Ce chapitre montre l'importance des jeux de quilles qui occupent un statut particulier dans les jeux en Quercy : la quasi absence des jeux de société dans les milieux populaires, l'inexistence de culture sportive selon les valeurs contemporaines et le confinement historique des jeux de paume et de pale-mail à certaines classes de la société (plus urbaines) ont fait des quilles le jeu par excellence. Les forts enjeux, d'argent, mais aussi de représentation de l'individu dans le groupe, en font un pilier de la culture ludique des quercynois : chaque village avait son voire ses *quilhièrs* plus ou moins matérialisés et cet espace était pour ainsi dire consacré, pour utiliser une métaphore religieuse.

Les joueurs jouaient sérieusement, les enfants n'étaient pas admis, sauf pour relever les quilles et la mixité n'existait pas, hormis dans un cadre privé qui était l'exception. Nous avons recueilli à Blars des anecdotes d'enfants sermonnés voire giflés pour s'être entremis dans le jeu :

c'est le cas d'un qui, par facétie, avait retenu la boule d'un tireur par derrière. Le joueur se retourna « *e li te fotèt un parelh de vormalhasses, mai t'arrespondi que portèron !* » (R. Lasfargues).

Enfin, on peut dire que la profusion de la dérivation lexicale et métaphorique autour des quilles, les adages et les proverbes ainsi que la permanence de ces jeux à travers les siècles témoignent de leur importance tout à fait prégnante dans les pratiques ludiques occitanes.

b) *la barloqueta*

En marge des jeux de quilles, J.P. Baldit mentionne l'existence des versions de table des jeux de bouchon ou de quilles dont on peut voir des exemplaires au musée municipal de Villefranche de Rouergue. Nous avons nous-même recueilli un témoignage, à Frayssinet le Gourdonnais, d'un homme qui sortait pour la fête votive ce qu'on appelait *la barloqueta* : la description qui nous en a été faite reste trop vague pour en donner le fonctionnement précis, mais il s'agissait d'un genre de table mouvante munie de trous dans lesquels il fallait faire rentrer une boule. Ce jeu ressemble aux plateaux à boules et autres jeux d'estaminets si populaires dans le nord de la France ainsi qu'en Belgique. L'adjectif *barlòca*, post-verbal du verbe *barlocar*, se dit dans le Pays Haut d'un œuf qu'on passe à l'oreille et dont on entend le contenu battre contre les parois ; on le dit par extension d'une personne qui raisonne mal et qui n'a pas toutes ses facultés intellectuelles (Mistral ajoute le sens de « bredouiller »).

D'autres personnes nous ont mentionné la présence de billards dans certains cafés-restaurants (Blars), sans que nous ayons pu rencontrer qui que ce soit qui y eût joué ni recueillir aucune information à propos de gestes et vocables spécifiques.

c) *las cartas*

Les premières mentions de cartes en Europe sont attestées dans la seconde moitié du XIV^e siècle : elles seraient venues d'Orient, peut-être par les Arabes, et leurs figures et couleurs seraient une adaptation symbolique et graphique de la société féodale. En Occitanie et dans l'ouest de la France, on a joué avec les *naipes* de la péninsule ibérique (le nom est catalan, *naip* « carte » issu d'un terme arabe نَائِب, *nā'ib* qui signifie « représentant ») ainsi qu'avec les cartes françaises avant que celles-ci ne deviennent au XIX^e siècle le patron international des jeux de cartes adapté et diffusé par les anglais notamment. Le Quercy des XIX^e et XX^e siècles ne connaît plus les *naipes* ni ses équivalences avec le jeu français : *espasas* (représentant les gens d'armes, équivalent au pique), *denièrs* (représentant la classe commerçante équivalant au carreau), *copas* (représentant le clergé,

équivalant au cœur), *bastons* (représentant « le prolétariat » ou les paysans, équivalant au trèfle).

Ainsi, dans le second tome du Vieux Quercy, le chanoine Sol nous mentionne plusieurs jeux de cartes auxquels on s'adonne en Quercy : la manille, l'écarté, la bourre et le piquet comme sont les quatre principaux. Il ajoute que le piquet est regardé comme français, qu'on connaît le jeu de *l'Hombre* dans certains milieux sans préciser lesquels, d'origine espagnole, ainsi que le *Whist* d'origine anglaise, joué seulement dans les milieux bourgeois. Il nous dit enfin qu'on jouait couramment au mariage mais que le jeu semble être supplanté à son époque par la manille (à la charnière des XIXe et XXe siècle), elle-même d'origine catalane ou espagnole.

Pour du vocabulaire, le jeu de cartes se dit : *lo jòc / jèc de cartas*, la pioche, quand on ne dit pas le gallicisme *pyošo*, est *lo talon* : piocher se dit *tirar (una carta)*. Sur ce talon, on retourne dans certains jeux la carte dont la couleur devient l'atout : on a nommé cette action *virar (lo) trimfle* jusqu'au XIXe siècle.

Le nom des couleurs est d'origine française et balance entre gallicisme et simple traduction : *cur, carrèu, pica, trèfla* dans le quercynois contemporain ; mais il faut mentionner la typologie des cartes par Mistral qui donne : *cor, caire, pico, flour*.

Pour ce qui est du nom des cartes, il n'y a pas de remarque particulière sinon que l'as se dit *l'ase*⁴⁴ et que la reine ou dame se dit *la dama* et non *la dòna*, y compris en figeacois où *la dòna* est resté un terme plus vif qu'en zone cadurcienne. Par contre le roi se dit dans la variante de *borra* que nous avons recueillie *lo pal* : est-ce une allusion au sceptre qui serait une insigne de pouvoir ou une allusion aux *bastons* du jeu espagnol dont la signification nous est inconnue et se serait perdue en passant au jeu français ?

Toujours est-il que les jeux en occitan ont connu une évolution comparable aux jeux français, parce que ces jeux, d'abord diffusés dans les milieux nobles ou bourgeois, étaient ceux d'élites qui participaient d'une même société et d'un même destin national. Ainsi *lo trimfle* a définitivement cédé la place à *l'atot* au XIXe siècle d'après les spécialistes, de même qu'en français « le triomphe » s'effaçait devant l'atout. *L'atot* occitan a gardé le sens propre de « gifle » en Quercy. En Aveyron, l'abbé Vayssier repris par Mistral nous signale le substantif *tustet* qui désigne les cartes en dessous du 9, quelle que soit la couleur, mais sans en indiquer de jeu.

Qui plus est, le chanoine Sol mentionne quelques expressions et proverbes liés aux jeux de cartes : *de qué vira ?* dit-on en retournant la carte de l'atout sur le talon ; le pli se dit *la plega* ; il

44 Faut-il y voir une facétie ? Nous signalons une satire sociale de 1769, *Eloge de l'âne par un docteur de Montmartre* qui a trait aux jeux et qui résonne tout à fait avec les représentations symboliques des cartes évoquées plus haut.

mentionne aussi le proverbe *veire venir val una plega* dont Vayssier et Mistral donnent l'équivalent pour le jeu de quille, *veire venir val una quilha* ; par ailleurs aux cartes comme aux quilles on dit *levar lo jòc* pour l'emporter au jeu ; distribuer les cartes se dit *donar las cartas*, couper, *copar* et mélanger, *mesclar*. Etre « sous la donne » génère parfois des images comparables au français « être sous la goulotte » et on l'on peut parfois entendre des adaptations en occitan : *jos la gomada*, *jol pissairòl*, *jos la pissatièra* alors que *pissar* se dit comme en français pour poser un atout inférieur ou une carte quelconque quand on ne peut monter sur l'atout.

L'adage qui dit *tant que mesclarai, perdrai pas* résonne avec tout un vocabulaire espagnol des *naipes* tel « *amarrar* : *en varios juegos de naipes, hacer la fullería de barajar de tal suerte que ciertas cartas queden juntas y salgan o no, según convenga* »⁴⁵ et qu'un verbe quercynois *amarrar* (ne pas lever en parlant du pain ou de la terre, tasser) pourrait très bien traduire. Cela nous amène à dire, qu'au-delà du petit vocabulaire technique, beaucoup de situations des jeux de cartes mobilisent par analogie un vocabulaire qui ne leur est pas spécifique, ainsi : *se debragar*, ne pas relever le défi, se dégonfler, synonyme de *se defuscar*, se défausser, prendre une sortie. De même « se coucher » aux cartes trouverait un bon compte dans la signification de *s'aclatar*, s'abaisser le plus possible auprès du sol en signe de soumission ou de dissimulation (se dit facilement des chiens ou des poules) à côté de *se jaire* qui a souvent une connotation de repos couché (bien que la position *al jaç* ou l'adjectif *ajaçat* n'aient pas systématiquement cette signification : *se metèt al jaç per tal que lo vejèsson pas* ; *aicesta teulada es ajaçada, es pas quilhada coma aquela*).

En ce qui concerne la position des joueurs, nous avons relevé à Soulomès *se botar en pè de pedel*, qui se dit de trois personnes qui forment un cercle ou plutôt un triangle, en référence au trépied (*lo pedel* est synonyme d'*endèr* dans cet endroit) : à l'origine le mot veut dire « pédale », celle-là même qui actionnait *lo rodet*, rouet, reposant sur trois pieds. Cela peut simplement se dire de trois personnes (ou quatre par extension mais pas plus) se réunissant dans un espace public pour discuter (pour seulement deux, on dit *cap e tufa* à Escamps). Pour la question de trio (d'après l'interprétation de Philippe Gardy), nous signalons chez Godolin la forme *tricon*, « *jo è desirat de vos far véser un tricon de Vinhairons* »⁴⁶. Au lieu de chercher la mention *tres*, ne faudrait-il pas rapprocher ce terme de *tricolada* (Blars), « troupe, troupeau, ribambelle », que certains voient comme une métathèse de *cotrilhada* ? (Jules Cubaynes emploie tant *van cotria*⁴⁷ « vont en compagnie » comme *tricalada*, « ribambelle »⁴⁸).

Pour aller plus loin dans la question lexicale, l'observation des jeux de cartes comme des jeux de quilles nous a donné à entendre des termes qui ne sont pas spécifiques à la technique de ces

45 Rosa Sánchez Juan J. *glosario de los naipes*

46 op. cit., *Tresiema Floreta, L'alliance des Quatre Saisons*

47 *Homme de Dieu*

48 *Jòia a la gazalha*

jeux mais qui y trouvent tout leur sens. C'est le cas de *sacar* : le verbe à le sens général de jeter (encore que dans l'expression *l'i te sacava a còps de ponh*, la traduction ne peut pas être littérale bien qu'on en comprenne l'idée). Dans les cartes, il garde ce sens : *sacar 'na carta*, c'est la sortir de la main pour la mettre sur la table. Comme aux quilles, *aver 'na carta seca*, c'est l'avoir toute seule dans sa catégorie ou sa couleur : *ai lo rei sec*, *ai l'ase sec*. Nous avons par ailleurs entendu *soi fresca* de la part d'une joueuse qui n'avait plus d'atout⁴⁹. Cette expression peut être comprise par antithèse, valant à dire qu'on a pas de quoi entretenir « la chaleur du jeu » ou bien en part ironique d'une autre expression qui dit *soi pas fresque*, soit, « je ne fais pas le malin » ou bien *e ben sem fresques !*, « on est dans de beaux draps ! ».

α) la borra

De même que les quilles occupent le premier plan des jeux de motricité, de paris et d'assortiments de contraintes, de même *la borra* est le roi des jeux de cartes en Quercy. Le conte de *la Montanha Verda*, dans sa version communiquée par l'abbé Jean Lafon de Rocamadour, commence par la tentative de suicide d'un malheureux qui a perdu jusqu'à ses habits à *la borra*. Nombre de témoignages de gens nous ont été rapportés de *jogaires acanissats* qui avaient perdu une paire de bœufs (l'équivalent d'une voiture, d'un camion ou d'un tracteur aujourd'hui !), quelquefois leur propriété à ce jeu.

Nous avons recueilli plus de témoignages à propos de ce jeu que nous n'avons trouvé de joueurs : le goût des paris aux jeux, tant aux quilles qu'aux cartes, semble être passé de mode (et pour cause) et s'être restreint aux cercles « sous-terrains » du jeu de pétanque. Pour ce qui est des cartes, la belote dont le fonctionnement se passe de pari, a littéralement évincé *la borra* et *la manilha*, transformant les salles des concours en lieux de concentration et de calme, bien loin de l'animation des cafés ou des tables particulières où les jeux de cartes étaient incessamment commentés par les joueurs.

Le matériel est un jeu de trente-deux cartes françaises dont l'ordre est le suivant : *Rei, Dama, Vailet*, 10 (*dètz*), 9 (*nau*), 8 (*uèch*), 7 (*sèt*). Sur le Causse central, le roi se dit *lo pal*.

Du reste, on y joue généralement à trois ou quatre, chaque joueur recevant trois cartes ou bien cinq cartes (on nous a mentionné à Sauzet, *la borra de cinc*, à cinq cartes à côté de *la borra de tres*, à trois cartes).

Chacun porte sa *mesa*, égale entre les joueurs, au pot commun. La mise totale est partagée

⁴⁹ Une des deux joueuses du *maridatge*, Irène Cazal (cf annexe). A défaut de l'avoir enregistrée, nous lui avons fait confirmé cette expression pour les besoins de notre étude : elle est formelle sur son sens et l'expression signifie bien aux cartes n'avoir pas d'atout ou de fortes cartes.

en fin de jeu en fonction des plis des joueurs : si les quatre joueurs font un pli chacun, chacun récupère sa mise ; si un joueur fait deux plis, les deux autres un et le dernier zéro, le premier joueur reçoit deux fois plus que les deux suivants : le dernier qui n'a fait aucun pli est *borrut*. Pour revenir dans le jeu, il doit miser le double de la mise totale précédente que viennent de se partager les joueurs, ce qui peut entraîner des pertes considérables d'autant qu'il peut y avoir plusieurs perdants. Ce comportement est similaire aux *apelaires* du *rampeu*.

La distribution des cartes, *la dòna*, se fait ainsi : un joueur coupe *lo talon* et son compagnon de droite distribue les cartes dans le sens inverse des aiguilles d'une montre en donnant la première carte à son compagnon suivant à droite. Il distribue trois cartes à chacun, deux à lui et retourne la troisième sur le talon : c'est *la revira*. Le premier a toujours le droit d'échanger deux de ses cartes contre deux du talon, ou de se contenter de son jeu ; les autres font de même. Si tous les joueurs *se defuscan*, alors on re-bat le jeu et on recommence.

La borra est un jeu de levées, on dit *levar la plega* ou encore *far 'na plega*, qui fonctionne selon l'ordre de cartes mentionné précédemment. La principale règle concerne les atouts : on est obligé de jouer atout si c'est la carte demandée et de monter sur la valeur de l'atout qui vient d'être posé. Toutes les stratégies d'« épicier » peuvent être dénoncées et donnent quelquefois lieu à des disputes accentuées par l'enjeu des mises. Les cartes ont des valeurs relatives entre elles mais non pas de valeur absolue : on compte ainsi les plis et non les points si bien que le jeu dure tant qu'il y a des joueurs pour miser.

Le gain est souvent un gallicisme sans adaptation phonétique. On trouve néanmoins *la ganha* : *jòga per la ganha*, veut dire jouer pour gagner. On dit à Blars, *seràs pas ganhant* (prononcé *gonyon*) *a-n aquel jòc* : ce terme est à différencier de *ganhaire*, qui est le caractère de celui qui joue *per la ganha*. Enfin, on dit à Lacapelle Cabanac, *qual gasanh !* (relevé par Sindou), au sens ironique et figuré, soit pour dire « la belle affaire ! » sans qu'il nous précise d'emploi au sens propre.

β) *lo maridatge*

Le jeu quercynois que nous avons enregistré comporte des différences assez importantes d'avec le jeu « officiel » connu. Ce qui ne change pas est qu'on joue à deux adversaires avec un jeu de trente-deux cartes françaises. L'ordre des cartes et leur valeur sont les suivants : *Rei* (5 points), *Dama* (4 points), *Vailet* (3 points), 10, 9, 8, 7, *Ase* (0 points).⁵⁰

Le but est d'atteindre le premier le nombre de points fixés, soit 400 (500 dans le jeu originel).

⁵⁰ *l'Ase* vaut 11 points, le 10 vaut 10 points dans le jeu « officiel », comme à la belote

Il comporte d'autres variantes importantes par rapport aux règles connues du jeu :

- après un tirage au sort, un joueur coupe, l'autre donne et inversement au jeu suivant. Il distribue 6 cartes (et non 5) alternativement à chacun des joueurs et ne retourne pas de carte sur le talon (qui détermine l'atout habituellement) : l'atout est déterminé par le premier mariage d'un roi et d'une dame de même couleur.
- la première carte est jouée et l'on en tire du talon alternativement à chaque pli pour maintenir 6 cartes jusqu'à ce qu'il soit épuisé : ensuite on épuise les cartes en mains.

Comme dans tous les jeux d'atouts, il faut jouer si possible atout quand on a pas la couleur ou quand atout est demandé, et toujours en montant (la réserve d'atout est considéré comme un cas de triche).

L'ordre des points des mariages est le suivant :

- Mariage à l'atout (le premier mariage) : 40
- Mariage à l'atout avec le valet : 60
- Mariage hors atout : 20
- Mariage hors atout avec le valet : 30

Il arrive que le premier à 400, même avec les cartes en mains, arrête le jeu et annonce sa victoire. D'autres fois on joue *al pus fòrt* après 400 : cela est déterminé d'avance par les joueurs.

d) dançar

Si nous avons dit des quilles qu'elles avait un statut particulier dans les jeux quercynois, nous pourrions en dire autant et même plus de la danse. Elle est comparable aux quilles dans ses qualités de mise en scène des rapports sociaux et sentimentaux. Divertissement, défoulement, émancipation, affirmation du style personnel, de la virtuosité, séduction, conformisme, transgression, dissimulation, érotisation, simulation, sublimation, transe... etc, sont autant de fonctions recherchées dans la danse. S'il y eut en Quercy des danses d'hommes – la bourrée notamment – et des répertoires de femmes

– plutôt dans la ronde –, la danse est le divertissement de tout le monde, le plus accessible à tous. Si importante dans les rites carnavalesques ou matrimoniaux, elle exacerbe la question du sexe déjà en jeu dans les amusements des enfants (cf supra), en même temps qu'elle les réunit.

De même que nous avons abordé les jeux dits « traditionnels » il nous faudrait parler des danses « traditionnelles » quercynaises : nous ne pouvons pas donner de règles écrites pour du prê-

à-danser et plus encore que tout autre jeu, il faut le vivre. La danse n'est pas dénuée de règles, maiselles sont mouvantes et la parole suffit bien moins à les exprimer que le corps. Nous pouvons décrire à grands traits le fonds chorégraphique quercynois et donner quelques expressions relatives à la danse.

Hormis les danses de salon héritées du bal bourgeois du XIXe siècle qui apporta son lot de danses aux noms alors exotiques, aujourd'hui désuets, telles la valse, la polka, la scottish, la varsovienn...etc, et avant l'arrivée des danses du XXe siècle, le vieux fonds des danses quercynaises se compose de branles fermés (*dansas redondas*, divers *branles*), de branles ouverts (*farandòlas*), de la *borrèia* (la plus stylée et polymorphe de toutes les danses en Quercy), des *mèg torns*, des *sautières*, des *calvinhagas*. Même si certains branles relèvent des danses *correntas* (d'après l'ancienne différenciation qu'on a pu faire des *dansas sautairas* et des *dansas correntas*), ce dernier adjectif n'a pas donné de nom de danse durable en Quercy, pas plus que *la vòlta* mentionnée par Godolin⁵¹. Raymond Sindou mentionne *lo pelelet* pour la polka piquée et rappelle que le suffixe *-èia* de *borrèia* indique un gallicisme comme *idèia* ou *popèia* sans obérer l'authenticité des formes chorégraphiques.

Repetingar est le verbe récurrent de la danse, soit faire de petits pas répétitifs, ce qui est un élément de style non négligeable : les danses quercynaises ne se développent pas dans l'extension exagérée des membres, des jambes notamment. *Anar balar* se disait dans la basse vallée du Lot, dans les années 1970 pour aller danser au bal. Les noms des danses ou les expressions qu'on y associe sont souvent révélatrices de leur mouvement essentiel : malgré la très grande variété chorégraphique des danses dites *branles*, ces deniers privilégient, en Bas-Quercy notamment, le balancement contenu dans le mot *branle*. De même, *far petar 'na borrèia* indique une différence nette de caractère avec *virar 'na valsa*. *La dansa redonda* dit bien son aspiration circulaire, aussi bien que *la sautièra* est bondissante et *lo mèg torn* borné dans sa souple demi-rotation.

Les critiques esthétiques du mauvais danseur ont trait parfois aux seules jambes dans les expressions *dansa coma 'n gal entravat*, *dansa a pissa can*, ou bien au corps tout entier dans l'expression *dansa coma 'n ors*, dont la référence peut être faite aux montreurs d'ours qui faisaient danser leurs bêtes sur les foires et fêtes urbaines encore entre les deux guerres.

Au contraire la virtuosité s'étalonne avec des accessoires comme *la botelha sul cap del borreiaire* : cette pratique répandue chez les danseurs et danseuses les plus virtuoses rappelle le moyen de transport des charges d'eau, de pain, de denrées diverses qu'était la tête jusque dans les années 1950. Elle indique un autre élément de style, qui oblige le danseur à ne pas s'étirer dans la verticalité mais à exploiter son énergie dans l'horizontalité, voire l'absence de déplacement⁵², mais

51 op. cit., *Floreta Novèla, Epigramas, Chosa, joeneta badina*, « *Quand cal dançar bralle ni vòlta* »

52 Un récit de danse extraordinaire nous avait été fait d'un danseur ayant dansé dans un plat, tournant en dérision

non de mouvement.

Toutes ces subtiles et tacites indications que la langue nous suggère à propos de l'esprit de la danse, toute l'application mêlée d'abandon que sa pratique requiert, ne doivent pas faire oublier l'esprit de liberté, voire de contestation d'un ordre établi, qui est au centre de la danse : nous avons collecté le cas de deux jeunes filles allant danser à la sortie de la grande messe de Pâques à Quissac en réponse à des invectives répétées du prêtre contre la danse ; de même *lo conte del musetaire*, dans lequel ce dernier dit avoir donné *la maire* de ses instruments lors de la première confiscation du curé en même temps qu'il en a gardé *la dròlla* pour continuer à faire danser les jeunes filles ; tous deux font l'éloge de la jeunesse et de son goût irrésistible de liberté exprimé par la danse.

Les musiciens ont souvent donné lieu à des légendes ou des dictons selon les localités : notons cette facétie qui nous vient de Nadillac. La fête votive se tenait au mois de novembre et le mauvais temps était souvent de mise. Les deux musiciens présents s'appelaient *Deneu* (nom de famille) et *Nevejat* (surnom). Cette année-là à Nadillac, il neigeait, si bien que les musiciens s'étaient partagé la foule : *l'i aviá Deneu dedins e Nevejat defòra* (le conteur laisse planer le doute sur l'identité de *Nevejat*, musicien véritable ou simple jeu de mot). Notons enfin que la danse a donné en Quercy l'expression *Quò's un pauc Pierre vèni dançar* (Cabrerets), pour dire d'une chose qu'elle ressemble à une autre et qu'on trouve chez le villefranchois Paulin Marty un congé donné avec amabilité : « *Li dirai : Vai veire se dansi !* »⁵³.

En l'absence de musiciens, on dansait souvent au chant : nous n'abordons pas les détails de ce dernier aspect, qui fait partie de la matière ethno-musicologique dont le fonctionnement est bien étudié par ailleurs depuis plusieurs décennies. Un chantier peut-être moins exploité est celui du vocabulaire musical, mais nous l'imaginons plus dans une étude consacrée aux bruits et aux sons.

Bornons-nous à dire pour le Quercy que l'occitan *votz* a cédé la place dans tout le département du Lot au gallicisme ancien *voès*. Pour ce qui est des qualités de la langue, *una voès esclèta* est une voix pure (on le dit aussi de *l'aigardent*, l'eau de vie, quand elle est bien brûlée et coulée et n'a pas d'éléments qui la trouble ; on dit par ailleurs *es son paire / sa maire tot(a) esclèt(a)* pour dire d'un enfant qu'il ressemble à un de ses deux parents). *Una voès rauca* est une voix rauque de même que *s'enraucar* est s'enrouer. Nous avons vu l'expression *cantar coma 'n pairòl traucat* pour chanter faux. Ajoutons-y *cantar clar*, chanter clair ou aigu (les deux notions se confondent) et *cantar gròs*, chanter grave ainsi que le substantif *cantussièr*, donné par Paulin Marty⁵⁴ qu'il faut joindre à *cantorlejar / canturlejar* pour la moindre qualité du chant.

La répétition se dit *lo repet* signalé à Blars et Cabrerets ainsi que chez Paulin Marty « *Sériá*

l'adage « des pieds dans le plat » ou « des deux pieds dans le même sabot »

53 op. cit., T.I, *Istoèra naturèla*

54 op. cit., T.I, *Es nòstre amor e nòstra glòria*

pas qu'un repet »⁵⁵. On peut associer à cette notion les « *repics e relais del campèstre* » chez Jules Cubaynes⁵⁶ qui traduisent les notions de « refrains » et « ritournelles ». Cette question du cycle existe dans l'expression *tura-lura*, que l'abbé François Lacoste désigne comme une rengaine, un air qui revient. On la retrouve de fait associé à *la lauseta*, de la châtaigneraie cantalienne d'Antonin Daval au Bas Quercy chez Antonin Perbosc (*lo Nadal dels ausèls*), qui chante *tiro-liro – tiro liro*. Le même Perbosc, dans *lo Gòt occitan*, donne des indications précieuses sur l'onomatopée *tira-lira / tura-lura* : il signale que c'est le bruit du vin qui s'écoule quand on met la barrique en perce. Pour ce qui est du Haut Quercy, signalons à Frayssinet le Gourdonnais le ruisseau nommé la *Tiralira* et le nombre des fontaines, souvent intermittentes, qui s'appellent *la font de turalura* et dont le proverbe ajoute *que raja tant que la plèja dura*.

Le même Perbosc, pour désigner les envois en fin de poésie, appose le nom *galindon*⁵⁷ qu'on trouve aussi chez Pèire Godolin⁵⁸ et dont Philippe Gardy dit que le terme désigne un air à la mode, d'origine probablement onomatopéique, soit quelque chose qui revient : c'est le sens que Lacoste donne à *tura-lura*.⁵⁹

E. Jeux de fêtes : spectacle, émulation, sensations

Les jeux traditionnels en Quercy, s'il peuvent parfois relever du spectacle, ne comprennent pas la dimension spectaculaire liée à la recherche de sensations fortes comme notre société reformatée sur des standards citadins et médiatiques de grande échelle l'entend. Le spectacle demande des infrastructures importantes qui doivent être rentabilisées par la fréquentation d'une clientèle aussi importante et entretenues en continu : la communauté des gens du voyage en a fait sa spécialité dans les fêtes foraines qui sont épisodiques, ambulantes, citadines et ne concernent pas le cadre vernaculaire de notre étude (nous avons mentionné les quelques exemples forains entrevus par le moyen des jeux d'enfants). Ainsi, le défi reste le nerf des jeux traditionnels quercynois : les jeux traditionnels « à tendance spectaculaire » s'organisent principalement dans les fêtes votives.

a) *las corsas*

On organise quelquefois des courses dans les fêtes votives : l'arrivée de la bicyclette et la médiatisation très populaire du tour de France a entraîné un certain engouement pour la course

55 op. cit., T. II, *Nonanta tres*

56 *Dins la claror de Diu, Nadal*

57 *Lo gòt occitan*

58 op. cit., *Segonda Floreta, Le Crocant*

59 Cf la chanson *Turalura Jan d'Auriòl*

cycliste. On n'a pas de mention de courses de bêtes en Quercy, comparables aux courses taurines du Bas-Languedoc et de Provence. Les foires de Gramat, réputées pour leurs chevaux, concernaient des chevaux de travail et l'hippodrome de *La Prada* est l'endroit de courses qui donnent lieu à des paris dont les modalités n'ont rien de spécifique au Quercy, pas même la langue.

Même si les sociétés traditionnelles ne font pas un culte de la rapidité comme c'est le cas de notre époque, le vocabulaire de l'empressement et de la course existe. Sur le modèle déjà vu, on dit *far a la corsa* qui se différencie de *far una corsa* dont le sens est équivalent au français (à noter que le Pays Haut spécifie bien *far 'na empleta / far las empletas* quand il s'agit d'un achat et que **far las corsas* est ressenti comme un gallicisme). L'abbé Lafon a relevé les expressions *partir a l'escorsa*, *anar a bèla escorsa*, *far una escorsa* qui garde le sens premier de « courir ».

C'est plutôt la hâte que la vitesse qui donne lieu à des synonymes : on dit *triga-te*, *acòchane*, *despacha-te* de même que quelqu'un qui se dépêche outre mesure à mener sa tâche à bien *se destremina* dans la moitié est du département, *se destermena* à Cahors. Nous avons relevé à Béars, commune d'Arcambal, l'expression *anava coma 'n demelsat* qui est un calque ou un équivalent du verbe français « dérater ».

Le Pays Haut ne connaît pas, de ce que nous en savons, l'adjectif *rabent,-a* que le Bas Quercy partage avec le Toulousain : on dit *rapide,-a* de même qu'on dit *viste / vistament* pour le français « vite » (mais *es estat lèu aquí* pour « il a été vite là »). *Partir a fum*, *far de fum* (Blars) se dit pour partir et aller vite : c'est une métaphore de la poussière levée par un véhicule quelconque allant vite, souvenir des routes « blanches » d'avant le goudron qui levaient bien plus de poussière que de nos jours.

Ratar peut signifier l'idée de vitesse, référence faite à la furtivité des rongeurs ou la vitesse des rapaces qui les chassent. Enfin, à Nougayrac (commune de Saint Martin Labouval), entre la vallée du Célé et du Lot, de même qu'à Promilhanes, *es un fólzer*, *es estat un fólzer*, *es passat coma 'n fólzer* se dit pour quelqu'un ou quelque chose qui est passé de manière sidérante et n'a plus que la signification de la vitesse alors que le gallicisme *la fodra* l'a évincé pour désigner le phénomène météorologique.

b) jòcs de fòrça

Les jeux ou tours de force peuvent avoir lieu dans les fêtes votives dont la spécialité des *votaires* était, *al rescondut*, de monter les charrues aratoires dans les arbres. Mais les témoins les mentionnent bien plus souvent dans les fêtes liées aux travaux collectifs – *la rastolhenca*, *la vendenhenca* – dont les objets sont à portée. Le port de *mèjas* (110 litres) ou de *barricas plenas*

(220 litres) du bout des doigts est un défi commun, de même que le lever de charrettes pleines ou le déplacement de grosses pierres. On disait *far a luchas* pour décrire les luttes physiques d'hommes dont le but était de s'immobiliser et de se renverser par terre, mais ces pratiques qui ont pu avoir vogue – nous pensons à l'expression *combat pastoral* (sans précision toutefois) mentionné par Romain Péliissié dans ses *Eglogues en vers patois* (1775) ou à la scène de lutte le soir du mariage décrit par Ernest Lafon⁶⁰ – ont disparu peu à peu, la guerre ayant châtié les ardeurs.

Il faut néanmoins dire que la force était le quotidien de tous les hommes de la terre, dont les plus jeunes et costauds apprenaient à labourer avec l'araire dès huit ans (relevé à Blars, chez M. Justin Bessac), qui montaient les sacs de blés de 100 kilos sur le dos et à l'échelle ; dans le bâtiment on se rappelle encore l'époque si peu lointaine du mortier pétri à la pelle à même le sol, du port des pierres d'angles sur l'épaule en équilibre sur les échelles et les échafaudages de fortune ou des pièces de charpente en chêne dont la densité est autre que les fermettes modernes ; du temps que *las cevenas* de la rivière Lot étaient toutes plantées de vignes, on nous avait rapporté à Escamps le travail d'un homme, brassier, qui était payé pour remonter de pleines hottes de terre du bas vers le haut des vignes.

La force était associée à la peine prise (et on n'en prenait) et n'était en rien idéalisée collectivement dans la vie comme dans le jeu, en Quercy du moins et contrairement au Pays Basque par exemple.

Pour ce qui est du vocabulaire, signalons que *estòrcer* est plus fort que *tòrcer* : en cela le sens du préfixe latin *ex-* est tout à fait conservé. Pour dire « en mettre un coup », on dit à Lentillac du Causse, *ne metre un còp d'ai*, à Lauzès *ne ficar 'na batanada* (noté par Sindou) de même que nous avons relevé à Thégra l'expression *a pas fach lo forçon* pour dire de quelqu'un qu'il n'a pas fait l'effort attendu pour telle chose. Pour le reste, le vocabulaire de la motricité est tout à fait indiqué pour décrire les mouvements de force et les métaphores liées au monde animal ou à la nature abondent : *es fòrt coma 'n brau*, il est fort comme un taureau, avait donné à Blars le surnom d'un homme très fort, *lo Brau*.

c) *lo mast de Cocanha*

Le jeu était pratiqué notamment pendant les fêtes votives. L'exemple le plus détaillé qu'on nous ait rapporté se passait à Saint Germain du Bel Air.

Un mât, de plusieurs mètres de haut, était planté dans un pré avec à son sommet attaché un cercle de barrique auquel pendaient des lots à gagner. Le mât était enduit de suif, quelquefois de savon voire des deux à la fois, *lo seu e lo saplon*, et chaque concurrent *mèg despolhat*, à demi nu,

⁶⁰ *Au Pays des Bombances*

tâchait de s'extraire de la mêlée, de gravir le mât et de décrocher les enjeux. On nous a rapporté des scènes où ceux-ci étaient enduits de miel et de plumes.

Les plus rusés remplissaient leurs poches de *cedres* dans lesquelles ils passaient les mains afin de limiter la glissade. L'autre technique que décrit Paulin Marty (cf infra), était de s'aider des premiers concurrents pour monter et de s'entraider en se partageant la mise (ce procédé *la combina / l'accòrdi* était très courant au *rampeu*).

A Rocamadour on ne gravissait pas le mât qui avait une autre fonction. Celui-ci était moins haut que le mât de Cocagne, de manière que des hommes munis de bâtons pussent atteindre au sommet. Le jeu était le suivant : à Pâques, on faisait une procession qui emportait le drapeau français et un coq qu'on attachait en haut d'un mât orné de buis ou de laurier, dans le *Prat de Pascas*. Arrivés au pré, tous les conscrits de l'année se bandaient les yeux. Après avoir tourné sur eux-mêmes, aidés en cela par d'autres, ils essayaient de toucher le coq avec un bâton. Celui qui touchait le coq l'emportait et le soir la classe mangeait le coq (souvent un autre). Plus anciennement, le jeu était plus cruel et il s'agissait de tuer le coq.

Ce jeu se rapproche d'un autre que Godolin appelle *l'ola rota* : « *Nos, fasèm a l'ola rota damb d'esclapas de montanhas d'un quart de lega* »⁶¹, jeu attesté à Beauregard, commune de Concorès, où des *crugas*, *pegals*, *graissièrs* et *dornas*, différentes cruches et pots de terre, étaient suspendus à une corde tendue entre de mâts ou entre deux maisons : les yeux bandés, on devait avec un bâton choquer les cruches qui contenaient tantôt des gains, tantôt de l'eau, de l'huile ou de la farine. *L'ola rota* se dit à Concorès comme ailleurs pour une marmite ou un pot troué comme un dirait *un solièr rot*, *de las cauças rotas*, *un panièr rot*, mais on ne se souvient pas si c'était le nom spécifique de ce jeu.

En fait de vocabulaire, grimper, quand il n'est pas un gallicisme, se dit *arpinhar* à Blars : faut-il y voir un verbe fabriqué à partir d'*arpions*, les ergots ou *las àrpias*, les griffes / les serres ? C'est fort probable dans la mesure où les bêtes grimpeuses le font à l'aide de leurs griffes. Mais nous signalons à côté l'existence d'un verbe *aplanhar* chez Antonin Perbosc et *aplanar* chez Jules Cubaynes qui signifie « grimper » ainsi que la mention de *l'aplanhòl* dans la région de Séniergues / Carlucet pour désigner le pic rouge nommé par ailleurs *l'agaça batalhièra*. Pour se retenir à quelque chose ou quelqu'un on dit *se sostar* qu'on retrouvera dans le poème de Paulin Marty ci-dessous.

Il semble que la notion de *mai* influence celle de *mast* : comment comprendre autrement l'expression *plantar lo mai* qui signifie clairement en Quercy ériger un mât d'honneur ? La tradition était de planter les mâts d'honneur la nuit du 30 avril au 1er mai, notamment les galants en direction de leur bien aimée (tradition attestée à Caniac et dans la Braunhie). Cette question de l'honneur rendu s'est étendue à la tradition électorale printanière, aux mariages, aux fêtes votives et même aux

61 op. cit., *Tresiema Floreta, Passatemps de Carmantrant*

manifestations de revendication ou de violences inter-villageoises, et ce en dehors du mois de mai : nous renvoyons aux travaux de Dominique Saur et de François Ploux pour les détails historiques et ethnographiques de ces aspects dans le département du Lot ainsi qu'au magnifique poème de Paulin Marty que nous reproduisons en suivant.

Mast de Cocanha⁶²

*Es prèste, tot quilhat, saplonat, alisat.
Al pus cap, dins un cèucle, òm l'i vei que pindòlan
Mòstras, abilhaments, vin, pola e salcissat,
E tot al torn un tap de monde que rigòlan,
Totses lo cap en l'èr. Juste aquò's lo moment.
Al pè de l'aure son mièg nuds los escalaires ;
Parlan, cridan, pressats ni mai un lavament.
Pòdon pas se téner en plaça e fan pas los musaires ;
Se butan, cadun vòl èstre a partir lo prumièr ;
Per lisar pas tan lèu, mans e còrs tot entièr,
Que rajan de susor, los fretan dins la posca ;
Cadun guinha de l'èl çò que li fa lo mai gaug
Dins lo cèucle empr'amont, e lo vei dins sa pòcha
D'avança e pel sigur, per tant que siaga naut,
Comvencut que digus dels autres non l'apròcha.
En tot e pertot i a, sabètz, del monde aital ;
Dison même que lo que n'a pas confiença
Dins son mai valum, cal que demòre a l'ostal ;
Pr'aquò l'i a de limita a tot, e d'importança,
L'òm es tot castiat d'èstre tròp sufisent.
Mès n'aquò's pas de jòc aiçò ; que cadun se demèle
Coma zo vòl o pòt, content o mal content,
N'es pas ni mai ni mens ; e que l'òm vos despèle
O vos flaton, selon que vira vòstre afar,
Per tant qu'òm ne marrone o que vos siague aimable,
Cal far mina totjorn de rire o se n' trufar ;*

62 op. cit., T.II, *Mast de Cocanha*

I a pas qu'aquel partit de sage o de rasonable.

Parlem, botatz, de nòstre mast.

A pena lo sinhal donat,

Los candidats l'i s'acranconan,

Totses a bèl tal l'aplamponan,

Mès i a pas plaça, e pas un sol

N'avança d'una braçada.

D'aquela prumièira possada

Paga los fraisses lo ginolh.

De pus fòrt l'i se tòrnan metre ;

Un pus lèste e pus decopat

Reussís a prene lo cap

De la còla e sembla paretre

Que coma un diable se n' traidrà.

Mònta ; al dejós d'autres lo sègon ;

Braces e cambas se bolègan.

D'aiceste afar, se n' finirá ?

Mès zap, arriba una lisada

Al pus naut, cossí s'arrestar ?

Aquís i a pas a se sostar,

Aquò's reglat, e la cordada

Davala amb el juscas al fons

Coma de capucins, misèra !

Après fòrças assags enquèra

N'èran totjorn al mème ponch,

E los qu'agachavan, de rire

De mai en mai a cada còp.

N'i aviá de que n'èstre capòt,

E se n'anar sans res dire.

Pr'aquò pas un sol non desertèt ;

Pas un sol non se n' degostèt ;

Se vesia, l'i s'acanissavan ;

Entre tombar recomençavan,

E cada còp un pauc pus naut

Podían s'agrifar en tot repaus.

*Posca e susor mesclats a massa
Randián pus facila la traça.
Un autre assaut, tot èra dich,
I èran. Mès vai te quèrre al diable,
L'afar pus viste foèt brandit.
Vejent lo moment favorable,
Dels concurrents que jusca aquí
S'èran mainatjats, los coquins,
Sul jòc arriban totes fresses
.N'èran pas tant qu'aquò espesses,
Los talhons a desagafar !
Mès s'èran partatjat l'afar
D'avança. En quaucus torns de braces
Passan dessus los qu'èran lasses ;
Pèi, sans se pressar, doçament,
L'un après l'autre, de nonent,
En s'adujant mòtan d'ausida
E del còp ganhan la partida.
Pola, abilhaments, salcissat,
Mòstras e vin, tot foèt rasat.
E los autres ? Repoteguèron,
Mès las mans vèjas se n'anèron.
Aquò s'es totjorn vist, e qui qu'on aje dich,
N'i a pas jamai ajut que pel pus degordit.*

Ce passage est exemplaire en terme de description et de restitution de la tension liée à ce jeu (*cadun guinha de l'èlh çò que li fa lo mai gaug*). De plus, la qualité excellente de la langue (*lo mai valum* : la performance) et le choix des images transforme cette ascension en véritable épopée.

F. Jeux domestiques : devinettes, comptines, dérivations ludiques du travail collectif

L'espace domestique possède ses propres jeux, bien différenciés des jeux dans l'espace public qui induisent une certaine forme de représentation. L'espace domestique nous ramène du jeu à l'amusement enfantin, aussi peut-être parce que les enfants y sont plus présents et que la maison est un espace de transmission plus intime et libéré du regard de la communauté. La maison traditionnelle n'est pas pensée en soi comme un espace de détente mais elle l'est de fait pour des

gens qui passent leur temps à travailler dehors : on y dort, on s'y chauffe, on y veille en famille ou avec le voisinage. Les amusements domestiques donnent toute leur importance à la parole et quelquefois, aux facultés intellectuelles.

Nous n'approfondissons pas les répertoires du conte et du chant qui ont bien été étudiés par ailleurs et pour lesquels nous renvoyons à la bibliographie en fin d'étude. De même nous laissons de côté les jeux de société du type des petits chevaux, du nain jaune ou du jeu de l'oie qui sont arrivés tardivement, dans très peu de maisons, et n'ont pas généré d'échanges linguistiques en occitan : pour preuve les dés qu'on y utilise et qui sont une pratique ancienne qui avait disparu en Quercy jusqu'alors, se disent exclusivement en français. De même nous ne disons rien du loto, dont Raymond Sindou a bien signalé qu'on y jouait et qu'on connaissait l'expression *far quina*, mais dont nous n'avons collecté aucun autre renseignement. La pratique n'était pas si répandue et s'était assez oubliée pour que nos informateurs nous disent que le jeu était récent dans les campagnes. Nous renvoyons à Paulin Marty pour une allusion dans son œuvre et signalons une expression de Mistral *co d'aut, co de bas* (queue en haut, queue en bas) pour désigner de manière imagée le 69 au loto.⁶³

a) *devinar*

Les devinettes étaient courantes, tantôt facétieuses, tantôt éducatives, parfois piquantes, toujours imagées : ces images ne sont pas toujours évidentes et les surnoms ou onomatopées jouent le rôle d'images sonores qui rendent parfois la devinette bien mystérieuse, presque loufoque, comme celle-ci : - *Bonjorn madama. – A mai a vos mossur. – Madama, me daissariatz pas metre mon chorrin chorrin dins vòstre mitonflau ? – Oh si-ben mossur, tondut èra, borrut es, metètz-lo-i quand voldretz ! Qu'èra per metre lo chaval pel prat* (Escamps).

Nous n'avons pas relevé de vocabulaire spécifique en Quercy lié aux devinettes, pourtant nombreuses, qu'on dit les *devinetas* dérivées du verbe *devinar*. La question est *qu'es aquò ?* : elle peut être redoublée pour un appel – *qu'es aquò, qu'es aquò ?* – mais est souvent placée après le sujet de la devinette : *en mai se n' tira, en mai s'estira. Qu'es aquò ? Un trauc*. La question de donner sa langue au chat s'est oubliée et la traduction littérale de l'expression ne marche pas. L'expression la plus proche des locutions quercynaises apparentées est : *fava !. Dire fava*, c'est donner sa langue au chat ; *far fava*, c'est échouer (l'expression est récurrente chez le villefranchois Paulin Marty). Ce dont nous sommes sûrs, c'est qu'à Saint Cirq Souillaguet / Saint Chamarand, *far una fava* c'est faire une bêtise, une gaffe (comparable à l'expression *far 'na cofa*), passé dans le français régional. Mistral donne *as proun manja de favo*, « tu cales, tu donnes ta langue au chat ? », et aussi *clavi*, première personne du verbe *clavar*, dont l'emploi quercynois est légèrement différent : cela s'emploie à la fin

63 Ce nombre a-t-il une valeur particulière ? Le symbole de la queue en haut / queue en bas, du miroir inversé en fait, suggère la possibilité du retournement, du quitte ou double : cela n'est qu'une suggestion.

d'une longue énumération ou d'un long discours, à la manière des ritournelles de fin de conte : *clic, clac, clavi* (Promilhanes), ou tout simplement *clavi*, j'en ai terminé. Guiraut Bedout, dans son *Partèrra Gascoun*, mentionne l'expression *minjar civada*, que dit le poseur à celui qui doit deviner quand ce dernier n'a pas trouvé « *Minja civada, compair, n'as pas devinat* »⁶⁴. Godolin emploie l'expression qui se dit au jeu de *manitòrta* pour dire « tu as perdu ».⁶⁵

La divination se dit *la devina* : on disait *anar a la devina* pour consulter les conseils de gens qui tiraient les cartes. On dit aussi *quò me bòta a la devina*, pour dire « cela me laisse perplexe, cela ne me lève pas le doute ». Sindou signale en outre l'expression : *avem pas un devinòl per devinar* qui se dit à quelqu'un dont les propos ne sont pas très compréhensibles.

Un autre registre des devinettes est le calcul mental dont voici deux exemples.

Le premier nous vient de Saint Sulpice : *A Cuzals i a nau vojals, nau cats dins cada vojal, nau catons dins cada cat, nau ratons dins cada catons. Quant aquò fa d'artelhons ?* Si l'on considère cinq orteils par patte avec l'ergot, la bonne réponse est : 16380 orteils ! D'autres vous répondront qu'il est peu probable que des chats et non des chattes soient en gestation de chatons qui auraient ingurgité des rats avant même de naître (!) : c'est *una atrapa*.

L'autre exemple nous vient d'un nommé Lapergue dit *Lo Pergon d'a Gizot*, à Caniac :

Una auca se pausèt pel pand d'un lac per anar beure. Tot d'un còp un vòl d'aucas li passa ensús, dins lo cèl. L'auca que beviá çò ditz :

- Ent anatz cent auquetas ?

L'autra que menava lo vòl çò ditz :

- Sem pas cent, mès autantas coma sem, la mitat, lo quart e tu, seriam ben cent.

Quantas l'i aviá d'auquetas dins lo cèl ?

Les formes elliptiques ajoutent du mystère au problème qu'il faut comprendre de la manière suivante : de ce que nous sommes, x , il faut en rajouter autant, plus la moitié, plus un quart, plus une oie pour faire cent. La bonne réponse est 36. *Lo Pergon d'a Gizot* était réputé pour sa spiritualité et son goût des problèmes mathématiques qu'il posait aux autres par facéties. Une anecdote rapporte qu'un marchand voulait lui acheter ses brebis. Il en avait une soixantaine. Il dit au marchand : *te vendi la prumièra a-s un sòs e totjorn en bèl doblant*. Le marchand s'empresse de vouloir conclure le marché. *Lo Pergon* lui dit : *tòrna-zo calcular perque se tustas còp sec seràs pas pro riche per las me totas crompar*. (rapporté par René Cazal à Soulomès : à titre indicatif, le résultat, qui s'obtient par la formule $2^{(n-1)}$, n étant l'effectif du troupeau, est 576460752303432500 sous – ou centimes – pour 60 brebis !).

64 op. cit., *Prumièra Floreta, Beutat Fantasiada*

65 op. cit., *Prumièra Floreta, Beutat Fantasiada*

b) *bona annada*

La tradition de souhaiter la bonne année dans le voisinage donnait lieu à des jeux de mots facétieux ou spirituels.

Hormis les formules rimées plus ou moins flatteuses *bona annada, de plan maitas acompanhadas, la santat e lo cèl a la fin* ou alors *bona annada, e la foira tota l'annada* on trouvait d'autres jeux de mots plus fins.

Ils étaient tantôt phonétiques : à Escamps on disait *Brava ainada !* pour souhaiter la bonne année dans une maison où se trouvait une jolie jeune fille ;

tantôt sémantiques, comme l'exemple suivant qui fut l'occasion d'une leçon que nous restituons : à Assier, des jeunes souhaitèrent la bonne année à une dame respectable en lui disant, *bona annada, la vista, la santat e lo passerat*. Ils croyaient faire une allusion grivoise en invoquant un nom d'oiseau lui-même évocateur du sexe, masculin ou féminin. La dame les reprit aimablement et leur dit : « Vous croyez dire une bêtise mais rendez-vous bien compte que vous dites quelque chose de sensé. Quand nous disons *lo passerat*⁶⁶, il faut comprendre « le pain sera » : ici nous prononçons « *šero* » dans notre patois ; mais il s'agit du verbe « être » et non du moineau qui vous fait tant rire. L'adage prend ainsi tout son sens : pourvu que vous ayez la vue et la santé, le pain sera, c'est-à-dire que vous aurez de quoi manger ; c'est l'essentiel ». Quelque soit la référence linguistique, française ou occitane, de cette interprétation, nous la trouvons touchante, à la fois empreinte de bon sens et de poésie.

c) *despelocadas e denogalhadas : los castèls de calufas, las mascaradas, las forrials e los trinca rascals*

La culture du maïs étaient sujette à des veillées de travail en commun, *las despelocadas*, durant lesquelles les amusements ne manquaient pas.

La còca / panolha de milh (maïs qu'on appelle aussi *lo blat d'Espanha* dans le nord du Lot), avant d'être attachée puis pendue en *reguilles* (à Miers), pouvait faire l'objet d'une poupée en ne l'effeuillant (*despolhar*) qu'à moitié et en prélevant certains grains.

Las calufas / los cafanilhs, l'épi de maïs égrené, avant d'être réservés comme combustible d'allumage du feu, étaient l'objet de constructions comparables aux châteaux de cartes. On a gardé l'expression *s'apilar coma un castèl de calufas* (Grimault) synonyme de s'abattre comme un château de cartes : cette image résonne pour nous avec les vers de Godolin « *Ieu me fau mila castèls en*

66 avec -t final muet

l'aire / E me flati damb le pensar »⁶⁷. *Los castèls de calufas* sont les correspondants tangibles des *castèls en l'aire* et des très français « châteaux en Espagne ». *Los grans de milhs carbonats*, les grains de maïs charbonnés, étaient utilisés pour *se cambaiar / se mascarar*, si possible par surprise.

On joue encore à *las forrialas* avec les grains de maïs.

Le jeu de *Pempinhet* (cf supra) pouvait s'apprendre dans ces occasion.

Lors des *denogalhadas*, c'était encore les noix que les enfants subtilisaient *per tal de far a las forrialas*. Un tour d'adulte pour émerveiller les petits enfants, *trinca nose*,⁶⁸ se faisait dans la région de Limogne de la manière suivante : un adulte trempait le manche d'un couteau dans l'eau et plantait la pointe à la travée. La goutte d'eau en tombant marquait le point de chute à l'endroit duquel l'adulte plaçait *lo rascal*, la noix sans le brou. Alors, avec le manche du balai, il frappait le plancher et le couteau tombait sur la noix qui se brisait. Ce jeu marchait aussi bien en dehors des *denogalhadas*, notamment quand les noix étaient sèches.

d) la caça al tamarre / a la taluca

La veillée était l'endroit privilégié de transmission des contes et d'évocation des peurs. Les *dracs, fachilhèras, trèvas, matagòts, escantits* et *catcha-vièlhas* ainsi que les histoires de loups sont bien représentés en Quercy.

Moins connus sont *la taluca / tanuca / tanenca, la sarra-miauna / lo garramiau* ou *lo tamarre*. Ces êtres font l'objet de peurs à usage pédagogique pour les enfants : on leur dit qu'ils se cachent dans les puits ou les points d'eau et qu'ils attrapent les enfants qui s'en approchent trop. On leur dit encore que qu'ils arrachent la peau des doigts aux enfants qui ne se lavent pas les mains notamment lors de *la descanolada / descalonada / destanada de las noses*, l'écalage des noix.

Plus grand, ces bêtes font l'objet de chasses qui servent à vaincre la peur initiale : *la caça al tamarre*, dans l'ancien canton de Limogne, est donnée comme l'équivalent de la chasse au Dahut.

Aux Arques, en Bouriane, *la taluca* passe pour un oiseau mythique qu'on ne peut attraper qu'à la pleine lune et fait l'objet de facéties à l'égard des plus crédules : on cache une bouse fraîche sous un chapeau et l'on fait croire qu'on a attrapé *la taluca* sous le chapeau mais qu'elle ne se laisse pas faire. On dit alors au plus crédule, qu'on fait passer pour le plus habile, de mettre la main sous le chapeau sitôt levé et d'attraper « *la taluca* »...

e) las atrapas

67 op. cit., *Prumièra Floreta, Mièja dotzena de cançons*

68 C.P. Bedel, *Al canton de Limonha*

Una atrapa, c'est une farce, « un piège » au sens propre. Il y a des *atrapas* physiques tels *los jòcs de velhadas* mentionnés par C.P. Bedel⁶⁹:

- *l'atrapa del pairòl* : on faisait asseoir trois personnes, *en pè de pedel*, qui tenaient un drap tendu sur un tabouret ou une chaise : un quatrième allait *clunhar* comme au jeu du *rescondut*. De ce temps, on substituait à la chaise du milieu un chaudron plein d'eau sur lequel on tendait un drap, puis on rappelait *lo clunhaire* en l'invitant à s'asseoir sur le drap pour commencer le jeu (qui n'aurait pas lieu). C'est alors qu'il s'asseyait et tombait dans le chaudron plein d'eau.

- *Trompa companhon* : c'est une variante de la main chaude. Deux personnes se couchaient sous une couverture, les pieds en dehors, et à tour de rôle, les autres protagonistes devaient leur taper sur les pieds avec un bâton, ceux dessous la couverture devant deviner qui frappait. Une corruption du jeu faisait qu'une des deux personnes était de mèche avec les frappeurs et que c'était toujours le même qui prenait les coups.

Il y avait aussi des *atrapas* verbales. En voici une, qui met en scène deux personnes. L'une fait des affirmations, l'autre doit répondre à chaque fois *A mai ieu*.

- *Vau al bòsc* / - *A mai ieu* / - *Preni 'na pigassa* / - *A mai ieu* / - *Còpi 'n albre* / - *A mai ieu* / - *Lo curi per far 'n nauquet* / - *A mai ieu* / - *L'i cagui dedins* / - *A mai ieu* / - *Las agaças l'i pican* / - *A mai ieu* ! (Escamps)

Une autre *atrapa* était bien connue, pour tenir les jeunes enfants en haleine, *lo conte de Rafatè* / *Rafitè*, dont Bedel donne des exemples⁷⁰ que nous avons vérifié par ailleurs à Saint Simon. L'adulte disait à l'enfant « - *Vòls que te conti lo conte de Rafatè* ? - *Òc-ben, contatz-lo-me. Te cal pas dire « contatz-lo-me »*. - *E cossí me cal dire ? Te cal pas dire « E cossí me cal dire »* ? - *E que mai ? Te cal pas dire « E que mai »* ? ... etc. Ce conte avait gagné une valeur proverbiale si bien qu'on disait *Es coma lo conte de Rafatè que jamai n'acaba* (Promilhanes). A noter que *rafitè* chez Godolin signifie un soufflet : « *n'an en ren demingat mon fòc / tament qu'ieu demòri quora / L'aganida mòrt prenga l'ora / Per me clucar d'un rafitè / Dins la tomba per sal-mi-tèn* ». ⁷¹

f) *viralengas e maitas paraulas*

Los viralengas sont des mots ou des séries de mots difficiles à prononcer. Les exemples français connus commencent par « Un chasseur sachant chasser... » ou bien « Les chaussettes de l'archiduchesse... ». L'abbé Lacoste en a renseigné quelques uns en occitan : « *Un plen plat de guiraudèlas ; Qual las me deguiraudelarà ? / Lo que las me deguiraudelarà, serà mon pus grand*

69 Ibid.

70 Ibid.

71 op. cit., *Prumièra Floreta, Querèla d'un pastor*

deguiraudelaire ». La *guiraudèla* est le *merulius cantharellus*, ou girolle, qu'on dit à Cabrerets *lo meravilhon* et à Lentillac du Causse la *meravelha* à côté de la *guiraudèla*. Il renseigne cet autre : « *Un fuse qu'a besonh de recoquin recocar adobar ; / Lo portèri al recoquin recocaire adobaire, / Per lo far recoquin recocar adobar. / Lo recoquin recocaire adobaire / Lo recoquin recoquèt adobèt. / N'es estat jamai milhor recoquin recocat adobat.* Ou encore celui-là : *Cazideròca, / Qu'es tan plan Caziderocat, / Lo que la desencadezirocarà / Aurà las desencadeziderocaduras* ». (Cazideroque est une commune du Lot et Garonne, canton de Tournon).

Dans ces séries nous trouvons *los contes en escaleta* (la terme nous a été donné à Cremps par Mme Hélène Rouelle), à savoir les séries ascendantes et descendantes. Nous renvoyons aux atlas sonore du Causse et de la Bouriane édités par l'association La Granja pour leur consultation.

On jouait à prononcer des séries sans respirer. C'est toujours l'abbé Lacoste qui nous renseigne à ce sujet : « *Al colombièr de Mossur Gautièr / I a de colombs disca a trenta-siès : colomb un, colomb dos, comlomb tres, colomb quatre... etc.* », (jusqu'à 36). Selon le même procédé on disait : « *Lo que dirà nau còps : « Pica ròc sus un ròc » n'aurà pas la corta alena* ». Il fallait le dire neuf fois.

Il signale par ailleurs un langage du type « javanais » qu'il appelle « Jargon quercynois » (Sindou signale que *lo jargòt* est un langage incompréhensible ; de plus on trouve le surnom *Lo Jargòt* et *la Jargòta* à Escamps). « Il consiste en une certaine formule que l'on ajoute après chaque voyelle ; savoir : DAGA après A ; DEGUE après E ; DIGUI après I ; DOGO après O ; DUGU après U ». Les diphtongues et triptongues sont traitées de la manière suivante : *rei* > *redeguei* ; *uèi* > *uèdeguèi* ; il donne plusieurs exemples dont celui-ci :

Cada ausèl tròba son niu bèl > *cadaga dodogo adagau sedeguèl tròdògò bádágá sodogon nidiguiu bèdèguèl*.